

# **Cours : La migration dans la littérature algérienne de langue française.**

*Polycopié présenté par Kais Benachour, maitre de conférences “B”.*

Université Les Frères Mentouri. Constantine.

Faculté des Lettres et des langues

Département Lettres et langue française

## Présentation du cours

La mondialisation, les déplacements des populations, l'ouverture grandissante des frontières, les crises politiques et migratoires en Afrique et au Moyen-Orient sont parmi les sujets les plus préoccupants et les plus passionnants en ce 21<sup>e</sup> siècle. La littérature algérienne de langue française porte en elle les stigmates de l'errance, de l'exil ou de la migration. Des thématiques qui reflètent un malaise social, une déception et une rupture avec le pays natal, une fascination pour l'ouverture et l'extérieur.

Ce cours est destiné aux étudiants inscrits en deuxième année Master *Littérature générale et comparée*. Il est consacré à la littérature algérienne de langue française et son rapport aux thématiques de l'émigration/immigration, l'exil, l'errance...etc.

Le programme semestriel que j'ai tracé est le suivant :

1-Une introduction sur la migration et les crises migratoires actuelles.

2-La sociologie de la migration : quelques notions sur l'école de Chicago, travaux de AbdelMalek Sayad.

3-Histoire de la colonisation et les rapports Algérie/France.

4-La migration algérienne en France.

5-La migration et la littérature : cours consacré à la présence de la migration dans les textes littéraires, avec quelques exemples littéraires : Ulysse, Sindbad, Harraga....

6-La migration et l'exil : l'exil des auteurs/ l'exil dans les textes.

7-La migration et la littérature algérienne : les origines (auteur : Mouloud Feraoun) ; le prolongement (auteurs : Kateb Yacine, Nabil Farés, Rachid Boudjedra...) ; la littérature contemporaine (auteurs : Salim Bachi, Boualem Sansal...)

## Cours 1 :

### 1-Introduction générale

Septembre 2018, le bateau de sauvetage « Aquarius » appartenant à l'association allemande *SOS Méditerranée*, fait l'actualité : à son bord des dizaines de migrants africains venus de Libye et qui veulent rejoindre l'Europe, sont bloqués au large des ports européens. Des pays comme la France, l'Espagne, l'Italie, la Grèce ou Malte refusent d'accueillir les clandestins. D'intenses tractations sont menées entre ces pays de l'UE qui refusent de gérer cette crise humanitaire symbolisant l'échec des politiques migratoires internationales et l'arrivée massive de migrants/réfugiés venus essentiellement d'Afrique et du Moyen-Orient. Les classes politiques critiquent les actions des gouvernants, le mécontentement de l'opinion publique et le spectre de voir entrer illégalement sur leur territoire des individus qui s'ajoutent aux milliers de pauvres migrants déjà présents en Europe. Depuis 2016, l'association «Aquarius» est venue en aide à plus de 2900 migrants en détresse en Méditerranée.

Le phénomène migratoire est devenu un enjeu politique majeur en ce début du 21<sup>e</sup> siècle, particulièrement après le déclenchement des printemps arabes, les actes de terrorisme et la montée du populisme. Selon les spécialistes de la question, cette phase est un tournant dans l'histoire de l'Europe, la crise migratoire est d'une ampleur sans précédent depuis la deuxième Guerre Mondiale. On avance alors plusieurs raisons : l'état d'appauvrissement des pays du sud (Sahel, Afghanistan, Irak, Syrie...) et le désarroi ressenti et qui est causé par la crise économique de 2008 et les printemps arabes. L'autre explication est sans doute plus grave : le réchauffement climatique qui pousse des millions de gens issues de régions désertiques et qui sont victimes de sécheresse, à se déplacer constamment vers le nord.

Toutes les régions du monde sont concernées :

**Europe** : réfugiés syriens + migrants venus d'Afrique.

**Moyen Orient** : des pays comme le Liban, la Jordanie, ou la Turquie qui accueillent des milliers de Palestiniens, de Syriens et de Yéménites, victimes de la guerre et d'oppressions.

**Afrique du Nord** : qui voit arriver des milliers de subsahariens (Niger, Mali...) qui fuient la sécheresse (réfugiés climatiques) et les conflits armés.

**Amérique Latine** : tensions dans plusieurs pays (Pérou, Brésil, Colombie...) après troubles politiques ayant touchés le Venezuela (on recense plus de 2 millions de réfugiés)

**USA** : le président américain Donald Trump qui entend contrôler sévèrement la frontière avec le Mexique.

Lors des campagnes électorales dans plusieurs pays occidentaux, la migration est même devenue un sujet de prédilection des partis politiques de droite. Certains leaders politiques considèrent d'ailleurs ce phénomène comme une menace pour la stabilité et l'intégrité de leurs pays comme le démontrent ces citations :

Tweets de Donald Trump :

- *"Le peuple allemand se retourne contre ses dirigeants alors que l'immigration secoue la coalition déjà fragile de Berlin. La criminalité en Allemagne est en hausse. Une énorme erreur a été commise dans toute l'Europe en permettant d'y entrer à des millions de personnes qui ont si fortement et si violemment changé sa culture !"*
- *"Le Mexique devenant une des nations les plus criminelles du monde, nous avons besoin DU MUR ! Le Mexique devra payer pour ça, par le remboursement ou autrement".*

Ou encore comme le démontrent les discours anti-immigration du ministre de l'intérieur italien, Matteo Salvini, chef de file des souverainistes et du parti La Ligue :

- *"le bon temps pour les clandestins est fini : préparez-vous à faire les valises..."*
- *"Je pense être au gouvernement, payé par mes concitoyens, pour aider nos jeunes à recommencer à faire des enfants comme ils le faisaient il y a quelques années, et non pour extraire le meilleur de la jeunesse africaine pour arriver à remplacer les Européens qui, pour des raisons économiques, ne font plus d'enfants. "*

## 2-Aperçu historique

**Migration : du latin migratio :** qui veut dire selon le dictionnaire Le Grand Robert : «Déplacement massif d'hommes, de populations qui passent d'un pays dans un autre pour s'y établir».

Il est vrai que les images de migrants provenant d'Afrique dans des barques sont spectaculaires, et tous les chiffres avancés par les médias et les politiques donnent le tournis, mais ce déferlement actuel des vagues migratoires est-il en fait un phénomène nouveau ?

Les historiens et les chercheurs pensent que *l'homo Sapiens* est sorti de son Afrique natale pour rejoindre l'Eurasie (Asie et Europe) il y a environ 200 000 ans, alors que les premiers déplacements migratoires sont estimés à il y a deux millions d'années.

Beaucoup de nouvelles nations ont été fondées sur un principe de peuplement ou d'expansion effrénée de migrants ; c'est notamment le cas des Etats Unis d'Amérique, du Canada, ou de l'Australie. Ces «nouveaux mondes» attirent des millions d'Européens portés par l'espoir d'une vie meilleure : des Britanniques (Irlandais surtout), d'Italiens, d'Allemandes de Polonais, de Néerlandais, de Français, ont fui la famine, les guerres, et les épidémies tout au long du 18<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup>, et 20<sup>e</sup> siècles pour s'installer aux Etas Unis d'Amérique surtout, pays qui connaîtra un développement industriel sans précédent et qui a besoin d'une main d'œuvre bon marché.

Le flux migratoires explosent dans cette partie du monde :

*«À lui seul, (USA) ce pays accueille plus de 69% de ceux qui, de 1815 à 1930, choisissent de quitter leur pays d'origine. Au total, cela représente quelque 37,3 millions de personnes. De ce nombre, 32,6 millions viennent d'Europe et 4,7, des Amériques. Mais il est vrai que, de tous les immigrants entrés aux États-Unis, le tiers environ quittera ce pays par la suite. Dans l'hémisphère austral, les courants favorisent surtout l'Argentine (6,4 millions d'immigrants de 1815 à 1930), le Brésil (4,3 millions) et l'Australie (3,5 millions). Quant au Canada, il en accueille 7,2 millions au cours de la même période, dont 2,5 millions se dirigent ensuite vers les États-Unis, ce qui lui laisse un solde d'environ 4,7 millions d'individus ayant élu domicile au pays.»*<sup>1</sup> estime le géographe et chercheur canadien Serge Courville.

Les crises sécuritaires et l'instabilité politique dans de nombreuses régions du monde, ainsi que la mondialisation croissante (développement des transports, internet, échanges économiques...) favorisent en ce 21<sup>e</sup> siècle les migrations en tous genres : déplacements, expatriation, fuite des cerveaux, migration économique, études, asiles politiques, climat...etc. On est passé de 75 millions de migrants dans les années 1970 à près de 250 millions en 2018 ; ajoutant à cela les migrations internes qui touchent 740 millions d'individus, essentiellement en Chine. Et si les réfugiés des conflits armés représentent près de 65 millions, les déplacés environnementaux sont au nombre de 42 millions.

D'autres exemples de mouvements migratoires à travers l'histoire témoignent de la cruauté du phénomène des déplacements. Ainsi, des millions de personnes ont été déportés (déplacés par la force) ou contraints de le faire (réfugiés) : le sort des esclaves Africains en Afrique du Nord

---

<sup>1</sup> Serge Courville. Immigration, colonisation et propagande. Du rêve américain au rêve colonial. MultiMondes Editions. Québec, 2003.

et aux USA, expulsion des musulmans et des juifs d'Espagne, déportation de plusieurs peuples au temps de l'URSS, expulsion des Palestiniens de leurs terres...

Le phénomène de la migration est complexe, multiforme et multifactoriel, et suscite des débats houleux tant sur le plan politique que social, il en résulte les pires excès spéculatifs :

*« L'immigration se prête, peut-être plus que tous les autres objets de connaissance, à toutes les confusions et approximations, et à tous les excès. Dans le débat public, et c'est le seul dont on se souvient, il est possible de tout dire et son contraire, sans aucune sanction politique. L'important est de frapper les esprits par des formules choisies, des mots chocs, ou des phrases sentencieuses. »* écrit le sociologue Smaïn Laacher dans son ouvrage *L'immigration*.

## Cours 2

### La sociologie de la migration :

#### L'école de Chicago :

Un groupe de sociologues américains décide de briser des tabous et d'étudier entre 1910 et 1935 le comportement des migrants, les problèmes d'intégration, la ségrégation, les conflits entre les différentes communautés et les minorités vivant dans les quartiers de Chicago. Une première dans les études sociologiques qui jusque-là n'accordaient que peu d'importance sur ce sujet. Il faut dire que cet intérêt intervient dans un contexte social tendu dans les grandes villes américaines marqué par la crise financière 1929, le racisme, la prohibition, la délinquance...

Chicago symbolise à elle seule tout cette agitation sociale, elle deviendra un laboratoire de recherche pour les universitaires que sont William I Thomas, Robert E. Park, Ernest W Burgess. C'est une ville qui a connu l'une des croissances démographiques les plus importantes, sa population est passée de 5 000 habitants en 1840 à 1 million en 1890, pour atteindre les 3,4 millions en 1930. A partir des années 1920/1930, Chicago est connue pour sa délinquance, ses ghettos, la guerre entre bandes rivales (polonaises et italiennes), les émeutes, les réseaux mafieux....

L'école de Chicago posera les premières étapes d'une étude inter-ethnique de la population migrante, elle s'éloigne des débats stériles (médias, hommes politiques) en ignorant les décisions politiques ou juridiques. Le département de sociologie de Chicago sera l'un des plus importants centres de recherche en sociologie-anthropologie du monde. Les chercheurs adoptent une démarche méthodique et pragmatique, un travail de terrain *«Les chercheurs américains, utilisant la ville comme laboratoire social, prennent pour objet d'étude ce qu'ils nomment les relations raciales. leurs travaux alliant innovations méthodologiques et réflexions théoriques forment un corpus constitutif du patrimoine sociologique »*<sup>2</sup>

Ainsi on s'appuie sur des démarches nouvelles comme l'**Observation participante** qui consiste à mener des enquêtes pour étudier l'individu au sein du groupe social ; ou encore sur l'**Interaction symbolique** qui met l'accent sur le comportement des individus dans leur environnement social (quartiers, famille, lieu de travail...). Il est à noter que la migration intéressait d'abord les juristes, les historiens, les démographes, et c'est seulement lorsque le phénomène migratoire est devenu un problème que la sociologie fut sollicitée.

---

<sup>2</sup> Andrea Rea et Maryse Tripiet, *Sociologie de l'immigration*, Ed La Découverte, Paris, 2008, p 07.

La première étude est celle menée par W.Thomas assisté du sociologue d'origine polonaise Florian Znaniecki. Ils ont étudié les paysans polonais appelés à devenir des migrants aux USA. Ils conçoivent alors le schéma suivant : **l'organisation** (convention des valeurs telles que la religion, la famille, les codes...) ; **la désorganisation** (destruction ou disparition de ces codes et valeurs, une situation aggravée par l'émigration) ; et enfin **la réorganisation** (adopter les nouvelles valeurs du pays d'émigration). Cette thèse va à l'encontre des théories qui soutiennent la différence biologique des races.

Park et Burgess étudient de leur côté le cycle des relations raciales, dans «*Introduction to the science of sociology*». Pour eux il y a quatre étapes dans ces relations : la **compétition**, le **conflit**, **l'accommodation** et enfin **l'assimilation**. Cette dernière est selon eux au cœur des problèmes de l'immigration.

Ils distinguent par exemple **l'accommodation** et **l'assimilation** : la première est rapide, la seconde est un long processus et donc plus complexe. Deux conditions sont essentielles à la réussite de l'assimilation : **la langue** commune et **l'histoire du pays de la migration**. Ils n'omettent pas pour autant le fait que pour réussir cette assimilation, les immigrés ne sont pas tenus d'oublier leur culture d'origine.

En Europe, on est encore loin de ces théories, la sociologie ne s'intéresse pas encore à l'immigration, elle la considère encore, et ce même après la deuxième Guerre Mondiale, comme un fait économique (main d'œuvre). La sociologie française par exemple se préoccupait des sujets tels que l'inégalité des chances, la place de la classe ouvrière, la modernité, les conditions de travail, les conséquences de mai 1968, la place de la femme... Il faut attendre les années 1960 et 1970 pour voir enfin une nouvelle perspective de recherche. Les travaux de l'école de Chicago sont restés inconnus en France pour la simple raison qu'ils n'ont été traduits que tardivement vers les années 1970. Le sociologue algérien Abdelmalek Sayad, est le premier sociologue à avoir consacré un véritable travail de recherche sur la migration, surtout celle des Maghrébins en France.



## Cours 3:

### Migration algérienne en France : Un siècle d'histoire

Jusqu'à la fin des années 1960, l'immigration ne fait pas encore l'objet d'un intérêt manifeste de la part des sociologues français, le sujet est vaguement évoqué, les études portent sociologiques essentiellement sur les conditions des ouvriers ou sur la société moderne.

Au lendemain de la deuxième Guerre mondiale, la France a connu un flux d'immigration exceptionnel et constant jusqu'au choc pétrolier de 1973 (période connue sous le nom de les Trente glorieuses). Il fallait reconstruire, peupler les usines, et répondre ainsi à la demande d'une population conditionnée par le mode de vie dit « société de consommation ».

On continue à faire appel à des immigrés Portugais, Espagnols, Polonais, mais aussi des Maghrébins. L'immigration fournissait à la France un réservoir d'une main-d'œuvre bon marché, non qualifiée mais productive, le plus souvent non syndiquée. L'immigré est perçu comme un ouvrier sous-payé, un numéro de matricule, sans passé qui a comme objectif de suivre les ordres et de travailler dans les usines, le bâtiment ou les chantiers. Il n'a aucun statut particulier, il a un contrat, des obligations, et quelques avantages.

La sociologie française a négligé dans un premier temps les problèmes et le statut de la population migrante. Il faut alors attendre les années 1970, pour voir enfin une perspective d'un travail de recherche fructueux (quantitativement et qualitativement) du sociologue algérien Abdelmalek Sayad.

C'est sous forme d'enquêtes sociologiques qu'apparaissent les premiers travaux sur l'immigration, plus précisément sur l'insertion sociale des migrants/travailleurs de France : qualité des soins, déplacements, qualité d'hébergement, formation...etc.

Le fanatisme anti-immigration fait son apparition durant cette époque, en politique d'abord avec la montée de l'extrême droite avec Jean-Marie le Pen ancien soldat en Indochine et en Algérie qui crée le Front National en 1972 ; ou encore avec les actes de racisme anti-africain et anti-maghrébin<sup>3</sup>. Des événements qui interpellent la société, les médias, les hommes politiques, des artistes et bien évidemment les sociologues. C'est à partir de là aussi que l'immigration en France passe d'une migration contrôlée (de travailleurs) à une migration incontrôlée. Les candidats à l'immigration ne sont plus les mêmes : il ne s'agit plus de

---

<sup>3</sup> Le phénomène est tel, que le président algérien de l'époque Houari Boumediene décide de suspendre l'émigration des Algériens vers la France pour protester contre les actes de violence que subissent la communauté algérienne de France. L'année suivante, la France décide de suspendre définitivement son programme d'immigration suite à la crise pétrolière.

paysans non qualifiés et d'analphabètes, mais de familles entières issues de toutes les couches sociales, et qui viennent pour divers motifs : économique, asile, regroupement familial...

Dans tous les grands pays d'Europe, on commence à évoquer le problème de l'immigration (intégration, délinquance, chômage...); en Angleterre des chercheurs tels que John Rex, s'intéressent de très près au problème de la migration, et font le rapprochement entre ancien colonisé et ancienne puissance coloniale. Il faut signaler aussi que la production littéraire abondante au Royaume Unis, portant sur la thématique de l'immigration a incité beaucoup de chercheurs universitaires à consacrer des études sur le sujet.

A partir des années 1980 et 1990, la migration constituait un thème central en France, pour les hommes politiques d'abord, boosté par la montée du populisme et de l'extrême droite. La migration provoque des débats houleux et sans fin sur les sans-papiers, l'assimilation, la tension dans les banlieues, l'islam (le port du voile)...etc.

A la fin des années 1990, l'Europe entière (re)devient une terre de migration. Les guerres, les conflits régionaux, le changement climatique et les catastrophes naturelles, accentuent le phénomène. Depuis le déclenchement du printemps arabe, la France comme le reste des pays européens, accueille des milliers de réfugiés Syriens, Irakiens ou Africains. C'est la plus importante crise migratoire en Europe depuis la deuxième Guerre Mondiale.

Depuis une trentaine d'années ce sont les populations originaires d'Afrique (Maghreb et Afrique noire) qui occupent la première place des flux migratoires en France.

### **Abdelmalek Sayad, pionnier de la sociologie de la migration en France**

Né en Kabylie d'une famille modeste, Abdelmalek Sayad est devenu une référence incontournable de la recherche en sociologie de la migration en France. Ses travaux ont porté essentiellement sur les algériens/migrants vivants en France. Ces marginaux de la société française. Sa rencontre avec le sociologue Pierre Bourdieu qui l'encadre pour ses travaux de recherche à l'Université d'Alger, sera déterminante pour sa carrière. Déçu par l'indépendance de l'Algérie, il part en France en 1963, et vit très mal ses premières années d'exil : emplois précaires, panne d'idée pour ses recherches, maladie... Cette expérience lui sera tout de même d'une grande utilité pour ses travaux consacrés aux immigrés algériens de France. Il choisit comme objet d'étude le migrant algérien, et s'appuie sur la méthode socio analytique en se basant sur des entretiens avec les concernés. Il analyse et interprète des heures d'entretiens biographiques et publie essentiellement des articles.

« Avec Abdelmalek Sayad, le sociologue se fait écrivain public. Il donne la parole à ceux qui en sont le plus cruellement dépossédés, les aidant parfois, autant par ses silences que par ses questions, à trouver leurs mots, à retrouver, pour dire une expérience qui la contredit en tout, les dires et les dictons de la sagesse ancestrale, les « mots de la tribu » qui décrivent leur exil, elghorba, comme un accident, une chute dans les ténèbres, un désastre obscur. Cela sans jamais s'instituer en porte-parole, sans jamais s'autoriser de la parole donnée, comme tant de défenseurs impudents des bonnes causes, pour donner des leçons ou exhiber des bons sentiments» écrit **Pierre Bourdieu**<sup>4</sup>.

Sayad se distingue des autres sociologues en accordant une dimension identitaire et psychosociale du migrant soumis à un statut juridique et social inapproprié. Il critique l'ethnocentrisme de la France pour affirmer que « l'immigré » sans « l'émigré » n'est rien, l'immigré/émigré installé en France (provisoirement ou définitivement) a un passé, a laissé derrière lui une vie, une famille, qu'il y a eu des conditions qui l'ont amené à choisir la migration, et donc il y a eu avant l'immigration, une émigration. Il écrit «*émigration et immigration deux phénomènes aussi indissociables que le recto et le verso de la même feuille*». Pour lui la migration est un **fait social total** :

« Toute étude des phénomènes migratoires qui néglige les conditions d'origine des émigrés se condamne à ne donner du phénomène migratoire qu'une vue à la fois partielle et ethnocentrique : d'une part, comme si son existence commençait au moment où il arrive en France, c'est l'immigrant – et lui seul – et non l'émigré qui est pris en considération ; d'autre part, la problématique, explicite et implicite, est toujours celle de l'adaptation à la société d'« accueil »<sup>5</sup>

Pierre Bourdieu y voit dans ce raisonnement un : «*Premier geste de rupture avec cet ethnocentrisme inconscient : Abdelmalek Sayad rend aux « immigrés », qui sont aussi des « émigrés », leur origine, et toutes les particularités qui lui sont associées et qui expliquent nombre de différences constatées dans les destinées ultérieures.*»

Pour Abdelmalek Sayad il y a trois processus de la migration des hommes, le prolongement de l'**exode rural**, la **migration de voisinage**, et la **migration économique** à une échelle mondiale.

---

<sup>4</sup> Dans sa préface du livre de Abdelmalek Sayad, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité. 1. L'illusion du provisoire*, Paris, Éditions Raisons d'agir, 2006

<sup>5</sup> Abdelmalek Sayad, *La Double Absence, Des illusions aux souffrances de l'immigré*. Paris, Seuil, 1999, p.98

Il n'hésite pas à critiquer par ailleurs, certaines notions sociologiques de l'immigration comme la différenciation entre la migration de travail et la migration de peuplement ; ou encore la notion du retour des migrants. Il s'interrogera également sur la signification et la valeur des conventions signées entre pays de l'émigration et pays d'immigration portant sur le programme de migration des travailleurs : *«On « exporte » et on « importe » des travailleurs exclusivement, mais jamais – fiction indispensable et fiction partagée par tous – des citoyens, actuels ou futurs. Peut-il d'ailleurs en être autrement ?<sup>6</sup>*

### **La Double absence :**

Le sociologue algérien excelle dans l'observation minutieuse du comportement des migrants algériens, il constate ainsi que la première génération des émigrés/immigrés est confrontée à une **double absence**. En ce sens, que dans le pays de l'émigration (France) les migrants sont corporellement présents mais mentalement absents, et dans leur pays d'origine (Algérie) ils sont mentalement présents mais corporellement absents. Absents dans les deux sens, ici et là-bas. Il y a donc une double absence comme il l'explique :

*« C'est l'un des nombreux paradoxes de l'immigration : absent là où on est présent et présent là où on est absent. Doublement présent – présent effectivement ici et fictivement là – et doublement absent – absent fictivement ici et effectivement là –, l'immigré aurait une double vie, qui diffère de l'opposition traditionnelle entre vie publique et vie intime et qui la dépasse : une vie présente, banale, quotidienne, une vie pesante et prenante, seconde à la fois chronologiquement et essentiellement, secondaire ; une vie absente, figurée ou imaginée, remémorée, une vie qui fut première chronologiquement et qui le reste essentiellement et affectivement, qui fut première effectivement et qui, sans doute, le redeviendra un jour. »<sup>7</sup>*

- A propos de la migration algérienne en France, il écrit :

*«Constituant la plus forte population d'immigrés originaires d'un pays non européen, la communauté algérienne vivant en France est aussi la communauté étrangère (non européenne) dont l'implantation est la plus ancienne et la plus progressive. Conséquence des perturbations engendrées par la colonisation, c'est-à-dire par la confrontation brutale de l'ancienne société algérienne (et notamment de la paysannerie) avec le système économique et le système social introduits par la colonisation, l'immigration des Algériens en France, due à des causes principalement économiques, apparaissait à ses débuts, et même longtemps*

---

<sup>6</sup> Ibid., p.105

<sup>7</sup> Ibid. p.267.

*après, comme une immigration de travail exclusivement. Mais, en dépit de toutes les résistances (culturelles) que la société algérienne pouvait opposer à l'extension (géographique et sociale) du phénomène, cette immigration allait évoluer et tendre vers une immigration de peuplement, confirmant ainsi la règle presque générale de tous les mouvements migratoires : toute immigration de travail contient en germe l'immigration de peuplement qui la prolongera ; inversement, on peut dire qu'il n'est pas d'immigration réputée de peuplement (à l'exception peut-être des déplacements de populations qu'appelle la colonisation ou encore des mouvements de populations consécutifs à l'état de guerre ou au remaniement de frontières) qui n'ait commencé par une immigration de travail ».*<sup>8</sup>

---

<sup>8</sup> Ibid. p.107.

## Cours 4

### La littérature algérienne de langue française : Une littérature plurielle

#### 1-Introduction

En octobre 2007, quarante-quatre écrivains français et francophones avaient publié un manifeste sensé libérer la langue française et les écrivains de langue française de la dépendance des institutions françaises, et en même temps de les rapprocher les uns aux autres sous une autre bannière autonomiste et moins identitaire. Intitulé "*Pour une "littérature-monde" en français*", ce manifeste a été signé par des écrivains tels que Tahar Ben Jelloun, Nancy Huston, Koffi Kwahulé, JMG Le Clézio, Amin Maalouf, Alain Mabanckou, Patrick Rambaud, et Boualem Sansal, qui ont tenté par leur action de dissiper les préjugés et les clichés réducteurs qu'on inflige aux écrivains dits francophones, ils clament la «*Fin de la francophonie. Et naissance d'une littérature-monde en français.*»

Dans ce manifeste on peut lire :

*"Littérature-monde parce que, à l'évidence multiples, diverses, sont aujourd'hui les littératures de langue françaises de par le monde, formant un vaste ensemble dont les ramifications enlacent plusieurs continents. Mais littérature-monde, aussi, parce que partout celles-ci nous disent le monde qui devant nous émerge, et ce faisant retrouvent après des décennies d'"interdit de la fiction" ce qui depuis toujours a été le fait des artistes, des romanciers, des créateurs : la tâche de donner voix et visage à l'inconnu du monde - et à l'inconnu en nous. Enfin, si nous percevons partout cette effervescence créatrice, c'est que quelque chose en France même s'est remis en mouvement où la jeune génération, débarrassée de l'ère du soupçon, s'empare sans complexe des ingrédients de la fiction pour ouvrir de nouvelles voies romanesques. En sorte que le temps nous paraît venu d'une renaissance, d'un dialogue dans un vaste ensemble polyphonique, sans souci d'on ne sait quel combat pour ou contre la prééminence de telle ou telle langue ou d'un quelconque "impérialisme culturel".*

Une appellation qui risque de compliquer encore plus la tâche aux chercheurs et aux écrivains, et qu'il faudrait rajouter aux appellations déjà existantes (littérature francophone, littérature de langue française, littérature d'expression française, littérature de graphie française). Ajoutons désormais *littérature-monde en français* !

Ce manifeste n'a pas tardé à faire réagir des chercheurs, des critiques littéraires et des écrivains. Un colloque réunissant de grands spécialistes de la littérature francophone a même

été organisé à Alger du 23 au 26 février 2009. Parmi les participants, Yamilé Ghebalou Haraoui de l'Université d'Alger qui a écrit : « *L'écrivain que l'on spécifie aujourd'hui de francophone se retrouve encore, malgré et contre le monde, pris dans des réseaux de réception, d'analyse et de lecture qui continuent de véhiculer un poids historique, de récupération, d'amenuisement et de classement* »

Il est donc difficile de donner une définition précise et consensuelle de la littérature francophone, car beaucoup de paramètres sont à prendre en considération : contextes historique et politique (colonisation) ; particularité de chaque région (francophone ou francophile) ; le statut ambigu pour certains écrivains Africains ou Antillais installés en France depuis des années (sont-ils français ? auteurs francophones ? étrangers ?) ; réception du public ; influence de l'institution littéraire (maisons d'éditions, diffusion...).

Aujourd'hui on rend hommage à cette littérature au nom de la diversité culturelle de cette « *langue en partage* ». Mais il faut dire que ça n'a pas toujours été le cas, pendant longtemps, toute création littéraire francophone, hors territoire européen était considérée comme « marginale » ou « mineure ».

De même que cette définition de la littérature francophone reste problématique dans la mesure qu'on exclut au préalable la littérature française voire même toute littérature européenne et ses auteurs « assimilés ». En effet, même si la position de certains auteurs Suisses et Belges demeurait ambiguë du fait qu'ils revendiquaient une autonomie vis-à-vis de la littérature française, cette position ne signifiait pas pour autant de s'en affranchir totalement, le cas des Canadiens par exemple qui cherchaient à développer leur propre littérature sans subir l'influence du monde littéraire français.

D'autre part, réduire cet espace « francophone » composé de vastes pays africains, des Antilles, et d'une partie du Canada, à une seule entité culturelle, induit à une interprétation hasardeuse : pendant que le Canada menait sa « révolution tranquille » durant les années 1950/1960, en cette même période au Maghreb et en Afrique, c'est une littérature de combat et d'engagement qui a vu le jour. Jean-Marc Moura, dans *Littérature francophones et théories postcoloniales* ; considère ainsi que « *...ces pays ou ces ensembles culturels sont très variés, les situations linguistiques y sont d'autant plus complexes et mouvantes qu'elles se caractérisent par la coexistence de plusieurs langues, autochtones et européennes. Présenter (comme on le fait souvent) les littératures francophones de toutes ces régions comme un*

*ensemble donné de fait, un objet cohérent soumis à la sagacité de l'interprète, nuit à leur compréhension et favorise de facto la confusion de la francophonie...»*

Qu'en est-il par ailleurs, du statut de tous ces écrivains nés en dehors de la France et en dehors d'un territoire francophone, Tzara, Apollinaire, Atiq Rahimi, Beckett ou Kundera ? Sont-ils auteurs français, francophones, francophiles, français du monde ?

Il est donc évident que la définition ou l'emploi même du terme «francophonie littéraire» pose problème, il serait plus judicieux de proposer une littérature plurielle (littératures francophones) pour désigner un ensemble géographiquement indépendant dans lequel chaque région ou nation revendique sa particularité littéraire.

## **2-Une nouvelle ère**

Au lendemain de la fin de la seconde Guerre Mondiale, le monde littéraire réalise un formidable essor qui s'accompagne d'une production de livres qui croît à la faveur du développement de l'édition. En effet, l'époque est celle de la grande diffusion, les maisons d'éditions comme *Gallimard* ou *Grasset* récupèrent des écrivains de premier plan (Sartre, Camus, Genet, Sarraute...) et lancent en même temps de nouvelles collections. On part aussi à la recherche de nouvelles tendances, les maisons d'éditions, **Minuit** et **Le Seuil**, s'engagent ouvertement contre la guerre d'Algérie et la colonisation. En 1958, Henri Alleg publie chez **Minuit**, un livre contre la torture, intitulé «La Question» ; **le Seuil** de son côté publie la plupart des écrivains algériens en pleine guerre de libération, dans sa collection Méditerranée (Kateb Yacine, Mouloud Feraoun, Mohammed Dib...). Les années 1950-1960 sont aussi celles où paraissent des revues d'intellectuels de gauche, *Esprit* et surtout les *Temps Modernes*, et dans lesquelles s'expriment des écrivains et des intellectuels engagés (Beckett, Sartre, Cayrol, Ponge, Char, Duras, Sarraute, Blanchot, Genet) contre le colonialisme. Le débat sur la guerre d'Algérie agite le pays, des intellectuels tels que Sartre, Malraux ou Mauriac dénoncent la torture et les exactions commises par l'armée française.

L'émergence d'une littérature francophone se confirme dans l'après-guerre, aussi spontanément que simultanément dans toutes les colonies, en Afrique, aux Antilles et au Maghreb. Certes, un mouvement littéraire fédérateur n'a pas vu le jour, mais force est de constater que les revendications des auteurs, qu'ils soient Sénégalais, Algériens ou Antillais sont pratiquement les mêmes, à savoir, l'attachement à son identité par le biais de la langue du colon.



C'est dans ce sillage, que le poète Aimé Césaire, revendique haut et fort son origine et s'en prend au racisme dominant. Pour cela, il lance la «*négritude*» à la fin des années 1930, terme qui va largement inspiré des écrivains et des artistes anticolonialistes. Il publie début des années 1950, *Discours sur le colonialisme*, célèbre pamphlet contre le colonialisme et ses idées.

Une lutte intellectuelle s'engage pour les écrivains Africains et Antillais, durant ces années 1950 l'espoir est même permis lorsque des intellectuels de renoms tels que **Jean-Paul Sartre** affichent leur soutien et leur admiration pour la poésie négro-africaine, considérée même comme la seule poésie révolutionnaire de l'époque, celle qui véhicule un lyrisme violent et serein à la fois, celle du langage acerbe et métis (français).

Mais si «*la négritude* » ne remet en cause la langue et la culture françaises, au Maghreb, la situation reste pour le moins confuse surtout avec le déclenchement de la guerre de libération algérienne en 1954. Une brillante génération d'écrivains voit le jour au Maghreb, des écrivains pour qui la langue française a été imposée même si la plupart étaient fortement acculturés.

Ecrire en langue française, celle de l'occupant, est vécu ainsi comme un déchirement. «*A cause de sa situation, l'auteur francophone est condamné à penser la langue.*» écrit Jean-Marc Moura.

Et c'est le cas de le dire pour les auteurs Algériens dont les œuvres sont destinées surtout à un public français : «*La francophonie est une machine politique néo-coloniale, qui ne fait que perpétuer notre aliénation, mais l'usage de la langue française ne signifie pas qu'on soit l'agent d'une puissance étrangère, et j'écris en français pour dire aux Français que je ne suis pas français* », disait **Kateb Yacine** en 1956.

Déchirement identitaire et linguistique, profond et inévitable que le choc de la guerre va encore accentuer. Littérature du désarroi et du combat qui traduit la souffrance la misère d'un peuple. D'abord une littérature du pré-combat avec **Mouloud Mammeri** (*La Colline oubliée* 1952, *Le Sommeil du juste* 1952) **Mouloud Feraoun** (*Le Fils du pauvre, la Terre et le sang, les Chemins qui montent*) ; littérature du combat principalement avec **Mohammed Dib** dans sa trilogie *Algérie* (*La Grande maison* (1952), *l'Incendie*(1954), et *Le Métier à tisser*(1957)) dépeint la précarité des Algériens, des travailleurs et des paysans ; **Kateb Yacine** avec *Nedjma*.

Ce rapport à la langue française a alimenté et continue d'alimenter les débats, rapport problématique comme l'expliquait **Malek Haddad** : « *L'école coloniale colonise l'âme... Chez nous, c'est vrai, chaque fois qu'on a fait un bachelier, on a fait un Français* »..

**Rachid Boudjedra** considère pour sa part que la langue française : « *je n'ai pas été à sa rencontre. C'est un fait dû à la colonisation, à l'histoire. Je ne l'ai pas choisie. On peut presque dire que c'est elle qui m'a choisi.* »<sup>9</sup>

Autre déclaration intéressante mais moins virulente, celle de Yasmina Khadra qui déclare :

*«...je ne considère pas la langue française comme un héritage, mais comme un acquis. Ce n'est pas un cadeau, c'est quelque chose que nous avons su conquérir par nous-mêmes, parce que nous voulions nous ouvrir au monde. C'est une très belle langue, extrêmement savante et instructive, et qui nous permet aujourd'hui d'aller le plus loin possible dans la compréhension de notre histoire et dans l'appréciation du monde qui nous entoure. C'est une langue qui est venue vers moi, parce qu'au départ j'écrivais en arabe. Mais je n'étais pas encouragé dans cette voie. Et un jour, j'ai rencontré cette langue française, comme cela. Elle a été très sincère avec moi, très attentive à mes aspirations d'écrivain. Et, comme elle m'a permis aussi de découvrir les grands écrivains, je n'ai pas trouvé beaucoup de difficultés à lui faire confiance et à aller de l'avant avec elle. Chose que je ne regrette pas. Cela ne signifie pas que je suis incapable d'écrire en arabe. Mais c'est une question d'intégrité. Je ne milite pas pour la langue française. C'est une langue que j'aime. Un peu comme une femme qu'on aime. Ce qui importe, c'est l'affection qu'on a pour elle et non pas ses origines. Il y a beaucoup de mariages mixtes, et je considère que c'est un mariage mixte qui réussit très bien. Quelque chose comme un territoire sacré, qui a horreur des profanations. Et je considère toutes les attaques contre les écrivains de graphie française comme des stupidités regrettables et indignes des intellectuels. Parce que pour moi, la littérature c'est d'abord une question d'idées, de pensées et non pas de langue. La langue, c'est un moyen. En littérature, ce n'est pas la langue qui compte, c'est la générosité, le talent, le message qu'on veut communiquer. Tout ce qui compte pour moi c'est écrire et essayer de faire œuvre utile. Et mériter l'attention du lecteur.»*<sup>10</sup>

### 3-Une littérature Monde

Une nouvelle ère commence avec ses engagements politiques, ses courants de pensée, la littérature algérienne ne manque pas d'originalité et d'innovation. Les écrivains algériens poursuivent leur progression, au lendemain de l'indépendance, et malgré la profonde

---

<sup>9</sup> *La Langue française vue de la Méditerranée*, Entretiens réalisés par Patrice Martin & Christophe Drevet. Média-Plus. Constantine. 2011.

<sup>10</sup> Idem

déception ressentie suite à l'instauration du régime algérien, les Kateb Yacine, Mohammed Dib, Malek Haddad, et Assia Djebar continuent à produire, ils seront suivis par d'autres jeunes écrivains qui remportent un grand succès à l'image de Mourad Bourboune, Rachid Boudjedra ou Nabil Farés. Une autre génération se distinguera durant les années 1980/1990 avec Tahar Djaout, Rachid Mimouni, Yasmina Khadra, Maïssa Bey ou Aziz Chouaki.

Aujourd'hui la littérature de langue française se porte bien. S'exporte bien aussi. A l'étranger (en France en particulier) les écrivains Algériens sont connus et reconnus, on pense à Kamel Daoud, Boualem Sansal, Maïssa Bey ou Salim Bachi. Les textes ne traitent plus uniquement de l'Algérie mais vont s'emparer de thèmes universels, les auteurs explorent d'autres horizons et d'autres «urgences» : le terrorisme international avec **Salim Bachi** dans *Tuez-les tous* (2006) et *Moi, Khaled Kelkal* (2012), ou encore **Boualem Sansal** avec *2084* (2015) et plus récemment **Yasmina Khadra** qui vient de publier *Khalil* (2018) sur les attentats du Stade de France à Paris; les conflits au Moyen Orient avec la trilogie de **Yasmina Khadra** *l'Attentat* (2005); *Les Hirondelles de Kaboul* (2002) et *Les Sirènes de Bagdad* (2006) ; la Deuxième Guerre Mondiale **Anouar Benmalek** *Fils de Shéol* (2015).

Des auteurs choisissent aussi de consacrer des œuvres biographiques sur des personnalités historiques : *La Dernière nuit du Raïs* (2015) de **Yasmina Khadra** aborde la dernière nuit du leader libyen Mouammar Kadhafi avant sa mort ; tout comme **Salim Bachi** qui publie en 2013 un étonnant roman intitulé *Le Dernier été d'un jeune homme* sur le voyage d'Albert Camus au Brésil en 1949, un Camus fatigué et malade, mais nostalgique de son enfance passée à Alger ; ajoutons aussi le roman de **Djamel Eddine Merdaci** *l'Autocrate* consacré à Staline ; enfin, **Kamel Daoud** et **Kaouthar Adimi** surprennent le monde littéraire en France et en Algérie et obtiennent plusieurs prix littéraires, le premier pour son roman *Meursault Contre-Enquête* (2013) dans lequel il réhabilite le personnage de « l'Arabe » de l'œuvre d'Albert Camus, *l'Etranger*, tandis qu'Adimi avec son roman *Nos Richesses* (2017) retrace la vie du libraire et éditeur Edmond Charlot.

La littérature algérienne du 21<sup>e</sup> siècle qui, à l'épreuve de la mondialisation, se distingue par une production littéraire prolifique, soucieuse d'appartenir à son époque. Une littérature qui se place encore sous le signe de l'urgence, de la dénonciation et de la description des maux qui rongent la société.

## Cours 5 :

### La littérature et les migrations.

#### L'universalité d'une thématique

La mondialisation favorise les déplacements des populations, et les écrivains ne restent pas en marge de tous ces bouleversements. L'errance, la migration, l'exil, sont même devenues des thématiques en vogue, explorées par les écrivains et les artistes de tout bord. Evidemment la migration des hommes n'est pas un phénomène social nouveau. Chaque civilisation, à chaque période, possède le texte représentatif de la migration : la Grèce antique et son *Odyssée* d'Homère sur les péripéties rencontrées par Ulysse ; l'orient par le mythique migrant Sindbad, un des personnages des contes *Les mille et une Nuits*. Des personnages et des mythes littéraires universels voire intemporels (Ulysse de James Joyce, Sindbad de Salim Bachi).

Aujourd'hui, la migration ou l'exil sont des sujets de prédilection pour de nombreux écrivains de divers horizons, de divers pays. C'est notamment le cas en France, où des auteurs très connus du public ont consacré des œuvres littéraires à la migration clandestine. ***Eldorado* (2006)**, de Laurent Gaudé (qui a obtenu le prix Goncourt en 2004 pour son roman *Le Soleil des Scorta*) est un roman sur la désillusion et l'échec de la migration clandestine contemporaine pour les quatre personnages principaux de ce récit.

Piracci capitaine d'une frégate des gardes côtes italiens, est chargé de surveiller les côtes de l'île Lampedusa contre l'intrusion des migrants clandestins venus d'Afrique, il décide de tout laisser tomber et part en Afrique du Nord pour comprendre la folie qui s'empare des migrants. Il travaille alors pour une dame, la cheffe des passeurs, mais préfère s'enfuir et part à Ghardaïa où il meurt renversé par un camion ; Soleiman et Jamal deux frères originaires du Soudan qui tentent la traversée à partir de la Libye terre dans laquelle se séparent après avoir été victimes des passeurs ; et enfin Boubacar un malien qui fait la rencontre de Soleiman avec lequel il part au Maroc pour traverser la barrière de Ceuta. Bien avant le déclenchement des printemps arabes et des graves crises migratoires, Laurent Gaudé posait déjà dans ce roman polyphonique le problème des passeurs/frontières dans le bassin méditerranéen. Notons que ce roman a été édité en Algérie chez Barzakh.

**Extrait1 :** « *Je me suis trompé. Aucune frontière n'est facile à franchir. Il faut forcément abandonner quelque chose derrière soi. Nous avons cru pouvoir passer sans sentir la moindre difficulté, mais il faut s'arracher la peau pour quitter son pays. Et qu'il n'y ait ni fils barbelés ni poste frontière n'y change rien. J'ai laissé mon frère derrière moi, comme une*

*chaussure que l'on perd dans la course. Aucune frontière ne vous laisse passer sereinement. Elles blessent toutes.* » (p.130)

De son côté l'écrivain **Eric-Emmanuel Schmitt** publie en 2008 *Ulysse from Bagdad*.

Le personnage principal de ce roman, est Saad un jeune Irakien qui fuit la dictature et la misère dans son pays, après avoir perdu des proches dans un attentat (son père et ses beaux-frères), il tente le tout pour le tout pour gagner une terre nouvelle. Cet *Ulysse* des temps modernes un personnage et contrairement à Ulysse de l'*Odyssée* sa quête n'est pas héroïque, il ne veut pas retourner dans son pays. Ainsi, c'est un personnage à multiples facettes, un vagabond de son époque : terroriste, puis transporteur à Bagdad, gigolo en Egypte, fiancé en Sicile, se rapproche en France des sans-papiers... bref, rien ne l'arrête dans sa quête de rejoindre l'Angleterre, ni les humiliations et les interrogatoires de la police, les déplacements dangereux ou le racisme. Comme c'est souvent le cas dans ses romans, Schmitt ajoute à ses romans réalistes une touche philosophique, et s'insurge dans ce récit de l'absurdité du monde moderne (mondialisation) constitué de barrières et de frontières séparant les pays et les continents.

**Extrait 2:** *Ces derniers siècles, les Européens, ils sont allés un peu partout, ils ont fondé des commerces un peu partout, ils ont volé un peu partout, ils ont creusé un peu partout, ils ont construit un peu partout, ils se sont reproduits un peu partout, ils ont colonisé un peu partout, et maintenant, ils s'offusqueraient qu'on vienne chez eux ? Mais je n'en crois pas mes oreilles ! Leur territoire, les Européens, ils sont venus l'agrandir chez nous sans vergogne, non ? Ce sont eux qui ont commencé à déplacer les frontières. Maintenant, c'est notre tour à nous, va falloir qu'ils s'habituent, parce qu'on va tous venir chez eux, les Africains, les Arabes, les Latinos, les Asiatiques. Moi, à la différence d'eux, je ne traverse pas la frontière avec des armes, des soldats ou la noble mission de changer leur langue, leurs lois, leur religion.* (p.328)

Nous pouvons également faire un parallèle avec un roman similaire, *Amours et Aventures de Sindbad le Marin*, de l'auteur algérien **Salim Bachi**, dans lequel il redonne vie à un personnage littéraire important dans la littérature universelle, qui est Sindbad des *Mille et Une Nuits*. En effet, le Sindbad de Bachi est celui des temps modernes, il est Algérien et fuit sa ville (Carthago/Alger) pour sauver sa peau et gagner de l'argent. Il part errer en Europe (Italie, France, Espagne...) sans avoir pour autant réussi à s'enrichir. Ses seules richesses sont les voyages et les quêtes féminines.

**Extrait 3 :** «A Carthago, on nous appelait les Harragas-les incendiaires- ceux qui mettaient le feu à leurs papiers d'identité. Langage imagé qui me plaisait à moi, Sindbad, embarqué dans une histoire qui me dépassait par la faute de mon étourderie» page. 62

Dans un autre registre, l'écrivain **Aala Al Aswany**, parle de la communauté des émigrés Egyptiens aux Etats Unis d'Amérique. Dans *Chicago* (2007) il retrace la vie de plusieurs de ses compatriotes, des médecins, des étudiants, des gens du pouvoir, des hommes d'affaire, à la veille de la visite du président égyptien aux USA, dans un contexte palpable de l'après 11 septembre 2001. Complots et manigance, jalousie et représailles, ce roman polyphonique retrace la vie des Egyptiens d'Amérique comme ressentie par l'écrivain qui lui-même a vécu une partie de sa vie à Chicago.

Enfin dernier exemple, de l'écrivain franco-djiboutien **Abdourahman A. Waberi**, qui a publié en 2005 un surprenant roman intitulé *Aux Etats-Unis d'Afrique*, une fiction politique dans laquelle c'est l'Afrique qui est la puissance mondiale, à l'inverse de l'Euramérique (Europe ; Amérique) dont les populations vivent dans la misère. Ce n'est pas un inversement des pôles magnétiques, mais des positions de force entre sud et nord, les crises migratoires, les conflits armés et la misère sont vécus au Nord, pendant que le sud (Afrique) prospère et accueille des milliers de réfugiés européens arrivés aux ports d'Alger et Djerba. Originaire de Normandie, la jeune Maya fuit la France et trouve refuge en Afrique aidée par un médecin.

**Extrait 4 :** "La menace est dans le présent. Personne ne peut se sentir à l'abri, pas plus dehors dans les sous-bois que dans l'enclos de nos maisons. Quelque chose peut traverser la scène ou l'existence comme une balle perdue. Cette chose peut surgir à tout instant, ébranler les assises du monde. C'est ça qu'on appelle la vie. Ce sont des cris, des visages, des douleurs aussi. Ce que tu vois dans tes tableaux te décharge un peu de ce poids existentiel. Tu as devant toi l'essence de la souffrance étoilée d'infimes instants de bonheur." p60.61

## Cours 6 :

### La migration à travers les textes.

#### Histoires et identités du migrant (première partie)

La figure du migrant dans la littérature algérienne est multiple, elle incarne les idées, les craintes, les fantasmes, les aspirations des écrivains. On pourrait même préciser qu'elle est en adéquation avec la réalité ressentie ou même vécue par les auteurs eux-mêmes. Ainsi les premières générations de migrants algériens partis en France dans le cadre d'une migration économique, a marqué les régions rurales du pays, des familles entières furent dispersées, divisées, voire destituées des leurs biens et de leurs terres (origine). La Kabylie a souffert de ce changement. Qui, mieux que Mouloud Feraoun, pouvait traduire et reproduire en littérature cette situation ? La tâche fut facilitée par le vécu : en effet, le père de l'écrivain a, lui-même, connu le chemin de l'exil économique. Partir afin de sauver sa famille et son lopin de terre tels furent, souvent les objectifs de l'exode. Le dépaysement en pays étranger n'est pas total car l'émigré y retrouve des personnes de son village, de son groupe social qui l'aident à démarrer dans cette vie nouvelle sans se sentir seul.

Dans son dytique, *La terre et le sang* (1953) ; et *Les Chemins qui montent* (1957), **Mouloud Feraoun**, on retrouve plusieurs thématiques entremêlées telles que l'amour, la vengeance, la jalousie, la trahison, le quotidien des familles kabyles. Mais une lecture plus approfondie permet au lecteur de prendre conscience que la migration dans les deux romans est au centre de tous les conflits. Les deux récits s'enchaînent dans le temps et dans l'espace, et traitent chacun d'un aspect particulier de l'émigration. Dans *La Terre et le sang*, il s'agit d'un départ provoqué par des raisons économiques. Amer part dans les années 1910 dans le seul but de travailler dans les mines du Nord de la France. Alors que dans *Les Chemins qui montent*, son fils Amer n'Amer né d'un mariage mixte entre le père Amer et une Française Marie, cherche plutôt par son départ en France puis son retour, à comprendre sa réelle identité et à résoudre des questionnements sur le sens de sa double origine.

Mouloud Feraoun s'interroge sur la nature même de cette migration, en s'intéressant aux conditions de travail et d'accueil des travailleurs algériens dans les mines du nord de la France ; et de rendre compte ensuite des conséquences sur les migrants et leur entourage (vengeance, crime d'honneur, déchirement des familles du village...etc.).

Par ce procédé l'auteur met la migration au centre des préoccupations de ses trois personnages principaux : Amer et son fils Amer'N'Amer sont perçus comme des «émigrés» voire des «étrangers» en partie à cause de leur lien avec la France ; tandis que Marie l'épouse de Amer restera toujours une étrangère. Les trois personnages sont donc rongés par un sentiment de culpabilité vis-à-vis des autres villageois.

L'émigré reste marginalisé entre les années 1950 et 1970 dans les textes des auteurs algériens, c'est un personnage qui ne s'intègre ni dans sa société ni dans la société d'accueil. Charles Bonn pose déjà cette problématique du personnage migrant des premiers textes de la littérature algérienne, le considérant comme « dédoublé non perçu véritablement comme un émigré»<sup>11</sup>, voire un personnage « invisible».

« Dédoublé » ou « invisible », on pourrait rajouter marginalisé ou exclu des affaires du village.

Dans *La Terre et le sang*, Amer revient au village quinze ans après son départ en France, il a été l'origine de la mort d'un villageois dans une mine de charbon et n'a pas donné signe de vie à ses proches. Il a trahi tout le village, et il en est conscient. L'exil l'a même coupé du travail de la terre : *«Amer, le cœur serré, comprit qu'il aimait bien Tighezzane, mais que c'était fini : ils étaient étrangers l'un à l'autre. Tighezzane ne lui en voulait pas. ....Lui, Amer, aurait fait débroussailler, piocher, labourer et tailler. Le travail n'aurait rien valu, les récoltes auraient été arrachées, non cueillies. Il serait resté un maître orgueilleux et distant. »*.<sup>12</sup>

Dans les dernières pages du roman, l'auteur nous dévoile la fragilité de Amer qui n'a pas respecté les codes sociaux de son groupe (l'adultère commis avec la femme de son cousin), les mauvais souvenirs de son exil le hantent jusqu'à sa mort.

Quant à Amer n'Amer, son départ pour la France est plus compliqué que celui de son père. Dans *Les Chemins qui montent*, il n'est pas seulement le fils d'un Kabyle, mais aussi de la française Marie. Il est le Franco-Kabyle du village, et est contraint de payer les fautes commises par son père, et l'origine de sa mère.

---

<sup>11</sup> BONN Charles, *Lectures nouvelles du roman algérien*. Paris, Classiques Garnier, 2016. p.109.

<sup>12</sup> Feraoun Mouloud, *La Terre et le sang*. op.cit p. 163.



Mais ce personnage a surtout troublé l'ordre moral de la djema, devenant chef de fil de la pensée communiste et athée du village, il s'oppose aux rites musulmans et aux règles de la communauté dans l'unique but provoquer les adultes.

Malgré sa double origine, il restera pourtant l'enfant d'Ighil-Nezman, reniant ce pays qu'il lui paraît froid, étranger et différent. Il ressent un besoin de retour et un sentiment d'être dans la peau d'un vrai émigré alors qu'il a une origine française. Pourtant, Amer n'Amer sait que les hommes du village ne veulent pas de lui, ils estiment que sa place est de l'autre rive de la Méditerranée, et qu'il demeurera le *fils de Madame* :

« *Tas d'imbéciles, vous ne voulez pas de moi, je sais. Où voulez-vous que j'aïlle ? Croyez-vous que les Français, mes oncles, veulent de moi, eux ? Erreur ! Demandez à vos enfants. Ils vous diront comment je me suis comporté chez mes oncles, si j'ai failli à ma nature de bicot, si j'ai, une seule fois, donné le change ; si je n'ai pas partagé les humiliations, la chambre et la soupe des gars d'Ighil-Nezman, à Paris et ailleurs.* »<sup>13</sup>

Les deux romans de Mouloud Feraoun s'achèvent par un drame : le père et son fils meurent dans des circonstances tragiques. Ce statut du migrant est ainsi révélateur de la migration des algériens durant la période coloniale.

#### **Chez Rachid Boudjedra :**

Rachid Boudejdra publie en 1975, *Topographie idéale pour une agression caractérisée*, dans un contexte particulier : au lendemain de la crise diplomatique entre l'Algérie et la France à cause de la vague de violence raciste dont ont été victimes les travailleurs algériens sur sol français.

Son personnage est montré tel un être désarmé et maladroit, condamné à errer dans les galeries du métro (espace clos) de la capitale française. Il n'a aucune identité onomastique, il est nommé tel que « *le muet, le montagnard, l'idiot, le voyageur, l'émigrant, le naïf, le naufragé, l'homme à la valise* » et d'autre part à l'aide du pronom personnel « *il* » - Il n'a donc aucune identité patronymique. Son « portait » est exprimé par son apparence paysanne. Ses habits amples le ridiculisant, son attitude gauche, ses constantes hésitations, ou encore son caractère trop spontané et naïf trahissent son origine sociale. La seule précision est que ce migrant est originaire d'un village algérien isolé, la région algérienne est inconnue. Ce village, surnommé, « le Piton » n'est donc pas identifié par un toponyme précis.

---

<sup>13</sup> Feraoun Mouloud, *Les Chemins qui montent*. p. 107

Dans ce texte, Rachid Boudjedra, récuse les formes romanesques traditionnelles (description des lieux, des personnages....) et opte pour la singularité proposée par le courant Nouveau Roman ; et ce, dans l'exploration des thèmes de l'errance, de l'espace fermé et de la dénonciation de la société de consommation à l'image des romans de Michel Butor, Alain Robbe-Grillet ou Natalie Sarraute. Et naturellement, l'auteur, choisit un personnage dépourvu d'identité, pour dénoncer tout un système, toute une société aux illusions trompeuses.

Illettré, ne sachant pas parler la langue française, il trouve des difficultés à communiquer avec les voyageurs du métro auxquels il demande de l'aide pour sortir à la bonne station. Ne comprenant pas les explications, il tourne en rond, désorienté par des repères qu'il croit infaillibles : des affiches publicitaires.

A l'époque de la sortie de son roman, l'auteur expliqua cela dans une interview accordée à une télévision française : *«J'ai vécu à Paris durant trois ans, et j'ai souvent rencontré ces errants avec leurs valises, perdus dans leur point de chute, et tenant ce ticket, avec l'adresse, ce qui représente la panoplie du parfait émigré»*.

Boudjedra dénonce ainsi la violence commise à l'encontre des migrants et l'indifférence de cette société moderne qui est à l'opposé de celle du Piton. Une société qui n'est pas faite pour les Algériens, les travailleurs en particulier. Il avertit même ceux qui réussiront à traverser et à sortir du souterrain métropolitain : *«il y a encore les chantiers, les hauts fourneaux, les kilomètres de rues à balayer, des tonnes de neige à déblayer...»*.<sup>14</sup>

Au final, le migrant échoue et est assassiné dans un lieu symbolique : le quai Porte de Clichy non loin du pont de Clichy par-dessus lequel furent jetés les corps de certains manifestants immigrés un 17 octobre 1961.

Ce personnage migrant qu'on présente comme effacé et névrosé, presque naïf et muet dans les années 1970, acquiert un statut totalement différent durant les années 2000.

---

<sup>14</sup> *Topographie idéale pour une agression caractérisée*, op.cit. p 180.

## Analyse de l'incipit de Topographie idéale pour une agression caractérisée de Rachid Boudjedra

### Extrait :

#### Ligne 5

Le plus remarquable, ce n'était pas la valise en carton-pâte bouilli qu'il portait presque toujours à la main gauche (l'enquête prouvera plus tard qu'il n'avait jamais été gaucher) avec le bras quelque peu en avant de telle façon qu'à chaque détour de couloir ou à chaque tournant d'escalier mécanique, on la voyait apparaître - bourrée à craquer, avachie et au bout de son vieillissement avec sa peau tavelée de centaines de rides, créant une sorte de topographie savante à force de ténuité menant vers une abstraction de mauvais aloi pour une valise aussi malmenée d'autant plus que ses ferrures rouillées donnaient à sa clôture une fragilité supplémentaire - précédant le corps de son propriétaire ou plus exactement le bras de ce dernier, de quelques secondes poussives paraissant des minutes fabuleusement longues à ceux qui, soit par inadvertance, soit par curiosité, la voyaient apparaître suspendue en l'air entre le gris sale du sol jonché de jaune (tickets de métro) de blanc-gris (mégots de cigarettes) et de bleu-rouge (papiers divers), etc., et celui de l'espace plus laiteux certes mais cerné de temps à autre par des losanges de lumière rachitique et jaunâtre émise par des ampoules suspendues au-dessous des voûtes extraordinairement hautes à tel point qu'il ne venait à l'idée de personne, même parmi les gens les plus indifférents au spectacle de la valise volumineuse, d'aller regarder jusqu'où culminait le plafond comme s'il y avait pour les décourager toutes ces différentes strates et couches d'atmosphère viciée volutée-bleu épaissie selon des degrés divers entre la tête de la personne la plus grande et la partie la plus profonde du plafond à moitié moisi pelant par grosses plaques de chaux humides agglutinées comme par hasard et demeurant fixées comme par un miracle de mauvais arpenteur qui, au lieu de mesurer cet espace, va le transmuter par une solidification constante de ce qui se ramollit et s'humecte; le tout - le rapport sol-espace - découpant l'objet et le cernant de toutes parts comme une esquisse dont les parties vierges du tracé au fusain auraient été hachurées par un dessinateur malhabile, certes, mais très rusé qui aurait, de cette manière, su capter l'attention de ces, voyeurs que l'on peut maintenant classer en trois catégories : ceux qui font semblant d'être surpris, ceux qui font semblant d'être impassibles et ceux qui font semblant d'être curieux, fascinés, ou donnant l'impression de l'être, par l'intrusion de la valise déformée dans l'espace si richement structuré voire surchargé du Métropolitain, heureux en tout cas de l'aubaine qui leur est donnée pour oublier pendant quelques secondes la laideur de ces matériaux superposés selon un désordre factice alors qu'en réalité les yeux mobiles peuvent découvrir une sorte de symétrie strictement routinière et affligeante : l'autre côté du quai, semblable en tout point à celui sur lequel ils regardaient passer la valise d'abord, puis l'homme à la valise, ensuite, désarmés par l'énormité de l'objet boursoufflé et béant par plusieurs ouvertures, sanglé de ficelles de différentes couleurs dont les bouts effilochés se balançaient au rythme de la marche rapide du porteur se demandant tout à coup s'il ne s'était pas encore trompé de côté tant la similitude entre les deux parties de la station lui paraissait grande, chacune lui semblant être le reflet de l'autre, d'autant plus que les panneaux ne pouvaient lui être d'aucun secours, ayant envers eux une véritable antipathie voire une hostilité intangible puisqu'il ne pouvait en déchiffrer l'écriture lui apparaissant comme un ensemble de formes mutiles dont le seul but était de l'agacer, d'où donc une méfiance radicale envers elles et envers tout! Ni le pantalon de coutil dont la trame était formée de grains cotonneux bicolores (rouge et gris) mêlés sans idée préconçue selon une loi de combinatoire douteuse dans la mesure où l'on ne pouvait même pas dire si le tissu avait été fabriqué par une paysanne derrière son métier à tisser ou une ouvrière derrière sa machine vrombissant, de telle manière que, vu de loin, il présentait un compromis entre le rouge et le gris : une vague couleur lie-de-voisin, selon les uns, plutôt rouille selon d'autres, mais de toute manière, sans éclat particulier, plutôt terne et incolore selon l'avis général, et qui lui tuyautait -le pantalon de coutil- autour des jambes qu'on devinait maigres sans trop jurer de rien puisqu'il y avait une autre éventualité : le porteur de la valise pourrait avoir des jambes musclées flottant dans un pantalon très ample qui allait continuer à grimper allègrement pour couvrir le buste décharné et couvert en réalité d'un bleu de chauffe de couleur -noir délavé, indigo ou carrément violet -selon les sources de lumière (néon, ampoules ordinaires, reflets violents des peintures agressives couvrant les bancs

nouvellement installés là -en un tournemain disent certains- et remplaçant d'autres bancs en bois rouge terne plus rudimentaires disparaissant du jour au lendemain sans que le public fût avisé de prendre ses précautions en portant des lunettes noires, par exemple, susceptibles, selon les spécialistes, de le protéger contre cette nouvelle réverbération insoupçonnable irradiant de la matière plastique véhémement dans sa nouveauté, autant que des couleurs criardes et tape-à-l'œil à tel point qu'elle pouvait influencer les voyageurs et les dérouter sur la manière de déterminer avec précision la qualité du tissu des vêtements portés par les autres usagers, capable ce tissu, grâce aux différentes lumières jouant le rôle de spectrographe décomposant matière et couleurs, de retenir dans d'invisibles alvéoles de la matière d'incessantes causes de cécité dues à la composition chimique de la couleur ou du plastique lui-même plaquant les particules de son composé comme autant de dévorations flammaires déformant les tissus les moins naturels et donc les moins résistants à cette agression combinée de la coloration et de la matière et dénaturant les autres coloris, etc.) et lui battant les flancs comme s'il se fût agi d'un burnous en laine écrue ou bien -au contraire -marron, mais foncé, très foncé couleur de café colombien dont une immense affiche publicitaire vante les qualités pour le super-profit de la maison qui prétend en mélanger les différents genres et donner un café lyophilisé-spécial-filtre (avec l'image gigantesque représentant quatre ou cinq rangées de sacs de café pleins à ras bord et ouverts par le haut sur lesquels apparaît -bien centrée avec de grosses lettres majuscules -l'inscription : PRODUCTO DE COLUMBIA, et plus bas en lettres plus grosses et plus foncées : CAFE; l'ensemble baignant dans une variété de marron qui va de celui du café à celui du jute des sacs, à celui de l'écriture virant sur le jaune) et dont il a la teinte -ton à ton- et le brillant presque huilé (peut-être à cause de l'analogie taraudant la tête du voyageur percevant mieux les nuances au détriment des formes affolantes d'autant plus qu'en ce qui concerne l'écriture...) porté avec une nonchalance toute calculée selon une vieille femme qui avait passé sa lune de miel dans le pays d'où il venait -à un geste près --avait-elle ajouté, très fière de sa formule avant de s'enfoncer dans un déballage de souvenirs liés à la couleur marron évoquant le sang coulant d'une blessure de la jambe droite de son fils, dans le pays d'où l'autre, le type à la valise bringuebalante, venait d'arriver. Non il ne s'agissait ni de cette valise qui laissait d'ailleurs apparaître des effets et des objets ou plus exactement des formes d'objets enveloppés dans du papier journal comme écrit à l'envers, à moins que ce ne fût tout simplement une écriture peu connue dans le pays où se passe la scène et qui n'intéresse personne dans toute la station qui avait déjà évacué son trop-plein de 7-9 heures et ne comptait plus que les éternels retardataires, les tenaces veuves n'ayant plus rien à perdre que leur temps qu'elles effiloquent entre les couloirs de métro et les espaces des grands magasins qui n'ouvrent eux qu'à neuf heures trente et qui les voient arriver bien avant l'heure d'ouverture et attendre bien sagement, et les balayeurs noirs qui entrent en jeu jonglant prestidigieusement du balai mais les yeux dans le vague et le vague à l'âme; une écriture qui n'intéresse personne même pas ceux -plus rares -parmi les ouvriers au teint moins foncé que les premiers et venant derrière eux comme une deuxième vague d'assaut de la propreté précaire puisque très vite le sol sera de nouveau jonché dès le passage des deux équipes de balayeurs partis vider leurs seaux ou leurs caisses) ni du pantalon gondolant sur des chaussures dont le cuir craquelé par les longues marches à travers les langues désolées commençait à se couvrir d'une mince pellicule invisible pour le commun des mortels, mais qui préoccupait secrètement leur propriétaire se posant de temps à autre des questions sur l'origine de celle-ci, se disant dans son for intérieur que c'était idiot de se faire du souci pour cette couche de matière tirant sur le vert et à peine visible alors qu'il savait qu'il avait tout un labyrinthe à traverser pour arriver à destination, à l'intérieur de ce boyau dont l'aspect physique avait été si bien camouflé sous les dallages, les colonnes, les bancs, les affiches publicitaires, les petites vitrines d'exposition, les machines à débiter les bonbons et autres accessoires dont l'unique but -selon le voyeur- était de faire oublier aux usagers qu'ils sont enterrés sous terre dans un sous-sol creusé profondément dans la matière à travers mille obstacles géologiques et grâce à une excavation méthodique et pernicieuse qu'il fallait aujourd'hui enduire de couleurs afin que personne ne pensât à la mort ; mais lui, qui s'était fait de la méfiance un substrat magique de la vigilance restait sur ses gardes, allait s'imaginer un tas de choses et contournait l'agglomérat humain et l'accumulation des objets avec de grandes précautions, obnubilé qu'il était par ce long voyage sous terre qui allait commencer et dont il ne savait rien. Non, il ne s'agissait ni de l'une ni de l'autre, mais d'un petit bout de papier qu'il tenait serré entre le pouce et l'index de la main droite et dont l'importance semblait démesurée à ceux qui étaient là, le tout s'inscrivant dans un raccourci conceptuel fulgurant tombant d'évidence, pire qu'un axiome! une certitude intérieure et indémontrable, fondée, peut-être, sur une fausse interprétation mais faisant pour une fois l'unanimité, ce qui n'empêche personne de pouvoir ajouter que, cela dit, il n'en reste pas moins qu'il existe des hallucinations vraies, des erreurs collectives, etc.

## Cours 7 :

### Histoires et identités du migrant (seconde partie)

Le chômage, la misère, l'ennui, l'illettrisme, le fanatisme religieux, sont des facteurs déterminants dans l'aggravation du phénomène de l'émigration clandestine. Aujourd'hui, les «bruleurs» de frontières et des papiers prennent tous les risques pour rejoindre l'eldorado européen.

L'année 2018 s'achève par un triste bilan : des centaines de personnes ont rejoint les côtes italiennes ou espagnoles, et on compte de nombreux morts ou disparus.

S'exprimant dans les colonnes du journal le Quotidien d'Oran du jeudi 6 décembre dernier, le journaliste Yazid Alilat écrit : *Un phénomène qui a pris cependant des allures dramatiques avec la mort de plus d'une dizaine de jeunes en moins d'un mois, pour ceux déclarés par leurs parents ou les équipes de secours algériennes et italiennes. Jeudi dernier, plusieurs dizaines de jeunes du quartier Ferhat Boussaad à Alger avaient dénoncé au cours d'une marche de protestation la mort en mer de quatre jeunes du quartier, qui avaient tenté de rejoindre les côtes européennes. Mais, pour des experts, l'émigration clandestine est le signe remarquable d'un profond malaise social.* «Il y a une recrudescence de mouvements migratoires, ce que l'on appelle les harraga, à cause des bonnes conditions météorologiques, les départs en mer sont possibles», estime le professeur Mustapaha Khiati, président de la Fondation nationale pour la promotion de la santé et le développement de la recherche (FOREM). Il a expliqué dans une déclaration au «Le Quotidien d'Oran» que ce phénomène qui s'est emparé des jeunes Algériens trouve sa source dans «la mal vie des jeunes, les mauvaises conditions de vie des gens, avec des horizons bouchés». »

Ainsi nous pouvons dire que le phénomène migratoire des Harraga est devenu du point de vue littéraire, une thématique présente de façon récurrente. Non seulement les écrivains sont animés par un devoir de rendre compte de la réalité de cette tragédie, mais aussi, et il faut l'avouer, beaucoup sont eux-mêmes concernés par l'émigration ou l'exil.

Les écrivains racontent le récit de jeunes Algériens qui quittent un pays qui ne leur offre aucune perspective ; les personnages fuient l'espace Algérie, espace du conflit, de la misère, espace restreint qui bloque toute perspective, et qui est souvent opposé à l'espace européen, celui de la liberté, des fantasmes, de l'évasion, et de l'aventure. La rupture avec la terre natale

est donc assumée, les harraga, ces nouveaux révoltés du 21<sup>e</sup> siècle tentent une interminable et dangereuse traversée en mer, pour s'aventurer ensuite en terre inconnue.

Les écrivains algériens mais aussi français ou arabes, ont saisi l'importance d'une telle thématique. Chez les auteurs Algériens contemporains, cette forme de migration clandestine débouche le plus souvent sur un constat d'échec, voire un drame comme dans le roman, *Il Aura Pitié de Nous*<sup>15</sup>, de **Roshd Djigouadi**, où le personnage central Adel manque de peu son objectif. En effet, Adel, enchaîne les échecs (au chômage, vivant dans un petit appartement misérable, ayant perdu la fille qu'il désirait qui s'est suicidée), il part dans la précipitation pour accompagner son ami Malien Omarou, son projet n'est pas uniquement de changer de pays mais aussi d'existence, une migration de désespoir. Dès l'incipit du roman le ton est donné : «*Qui aurait dit qu'un jour un gardien de cimetière espagnol s'occuperait de fleurir tous les dimanches ma pierre tombale anonyme, singulière sépulture sans croix !*»

Adel n'échoue pas dans sa quête de traverser la Méditerranée. En s'embarquant sur un simple bateau pneumatique pour faire ce voyage en mer sur plusieurs centaines de kilomètres, il est accompagné de deux hommes sans expérience dans la navigation, il était ainsi conscient qu'il n'avait finalement aucune chance d'échapper à une mort certaine : «*On aurait pu concrétiser nos rêves et nos désirs de revanches !*».

Plus tragique encore, la fin de l'histoire *Les Amants de Cordoue*<sup>16</sup>, de **Farid Benyoucef** qui comme son titre l'indique, est une histoire d'amour entre un Algérien au nom d'Amir Khaznadar qui «*brula la mer par passion*» pour Maria Ferraz, une franco-algérienne vivant à Paris. Tout allait bien pour ce jeune couple qui se rencontre à Paris, jusqu'au jour où Maria qui rentre de son travail, remarque l'absence prolongé d'Amir. Elle saura après qu'il est sur le point d'être expulsé car son visa a expiré, il est fiché par les policiers «*algérien, séjour illégal sur le territoire national, clandestin*», il vient ainsi de «griller» son visa (et devient alors harraga). Pour retrouver son amoureux, Maria fille de harki et qui ne peut obtenir de visa d'entrée en Algérie, est prête à tout pour rejoindre son amoureux, clandestinement s'il le faut, et c'est justement à ses risques et périls qu'elle entrera en Algérie via la frontière terrestre avec la Tunisie. Elle est harraga à son tour !

Maria et Amir continuent à s'aimer clandestinement, jusqu'au jour où la française échappe de peu à un attentat près de la face de droit en plein Alger. Suite à quoi, elle sera interrogée par

---

<sup>15</sup> Roshd Djigouadi, *Il Aura pitié de Nous*, éd Chihab, 2004

<sup>16</sup> Farid Benyoucef, *Les Amants de Cordoue*, éd Média-plus, 2012.

des enquêteurs de la police, son identité sera révélée. Comble de l'ironie, son passeport ne porte pas de visa algérien, et à son tour elle sera fichée par le policier qui lui annonce : «*les raisons de votre séjour illégal sur notre sol me paraissent bien troubles* ». Elle est expulsée de l'Algérie vers la France. Les deux harraga sont à présent séparés par la Méditerranée, leur amour est impossible, «un amour vagabond» mais un amour éperdu, éternel et fusionnel, au point de le défendre avec une détermination inébranlable. Amir tente alors à son tour la hargha comme ultime recours, pour rejoindre la ville de Cordoue où les deux amants se sont donnés rendez-vous. Cordoue devient une terre de réconciliation. Les retrouvailles sont émouvantes, mais très vite gâchées par ...un contrôle de police.... L'histoire se termine sur une scène romantique et tragique à la fois.

Dans *Spania*<sup>17</sup>, d'**Abdelhafid Ouadda**, publié en 2012, c'est tout un groupe de clandestins qui subit l'échec de la traversée. Le personnage principal, Abdessetar 23 ans, suit quatre harraga dans leur folie, indécis il s'embarque malgré lui dans un zodiac en partance pour l'Espagne. Décrivant la hargha dans le moindre détail, l'auteur nous livre un récit plein de rebondissements qui s'achève sur l'avortement de la tentative de regagner les côtes espagnoles lorsqu'une tempête vient briser le rêve des passagers de la barque. Cinq en sont morts, quatre dont Abdessetar survivent mais à quel prix : «*devant leurs yeux, l'absurdité est au rendez-vous ; de l'eau partout et à perte de vue*». Les malheureux sont perdus dans l'immensité de la Méditerranée, pendant sept jours ils font face à la soif et la faim, les hallucinations, les faux espoirs et surtout la honte d'être sauvés finalement par la marine algérienne si près du but : «*Nous vous avons repêchés pas loin de l'Ile de Majorque dans les eaux internationales...Mais que faisiez-vous si loin des trajets que font habituellement les harraga de l'ouest du pays ? Souhaitez-vous aller jusqu'à Marseille en zodiac ?*» leur lance un militaire. La honte également pour les quatre survivants lorsqu'ils seront ramenés en terre ferme et traduits devant la justice, subissant les charges et les attaques du procureur de la république qui dénonce l'attitude de : «*Ceux qui désirent partir de chez nous de manière illégale, sont des voyous sans foi ni loi qu'il faut enfermer pour de longues années ou bien envoyer au Sahara faire des travaux d'utilité publique*». Le verdict est finalement plus clément, seul Abdessetar est condamné à un mois de prison ferme.

C'est donc une description d'une Méditerranée qui se déchaine, qui se venge, qui ne veut pas de ses migrants illégaux, qui les repoussent et protègent l'Europe telle une forteresse.

---

<sup>17</sup> Abdelhafid Ouadda, *Spania*, éd ENAG, 2011.

Pour sa part, l'écrivain **Kamel Aflah Bouayed**, choisit le titre *Les Sans-Destin*<sup>18</sup>, un terme qui contient un jeu de mots dans lequel il sous-entend et combine deux expressions bien connues : les sans-papiers et les clandestins. L'histoire est celle de Tarik Bendib, un journaliste algérien qui s'intéresse au phénomène des harraga et se lie d'amitié avec Kobla un camerounais rencontré à Alger. Avec un groupe d'une vingtaine de clandestins, les deux amis font la traversée de la Méditerranée (du Maroc vers l'Espagne), le périple s'achève tragiquement : l'Algérien et deux autres clandestins sont les seuls survivants, tandis que Kobla meurt noyé. Dans ce roman, l'objectif de la hargra pour des deux personnages centraux n'est pas le même : Tarik qui cache son identité de journaliste, tente l'expérience afin de réaliser le reportage et réussit ; Kobla (véritable personnage central) pour sa part, a quitté son lointain pays pour un monde meilleur, il échoue.

Autre exemple, dans *Les Dents de la terre*<sup>19</sup>, l'écrivain **Ali Kader** nous fait suivre l'itinéraire de trois jeunes clandestins : Redouane venant de la Kabylie ; Hichem d'Oran ; et James du Nigéria. Trois personnages que rien ne lie, si ce n'est la plage de Terga à Ain Témouchent (Ouest de l'Algérie) lieu de départ de leurs barques pour l'Espagne. Leurs destins se croisent avec la rencontre de Houari et Kada, les passeurs qui leur promettent une traversée sans danger. Dans ce roman, seul Redouane réussit à atteindre les côtes espagnoles pour s'installer plus tard à Barcelone ; le nigérian James est sauvé in extrémis de la noyade par des marins et sera reconduit quelque part au Maghreb ; tandis que Hichem est arrêté par les gardes côtes algériens et sera par la suite emprisonné. Ce dernier cherchera malgré tout, à retenter l'aventure pour rallier l'Europe.

---

<sup>18</sup> Kamel A. Bouayed, *Les Sans-destin*, éd Dahleb-ENAG, 2004.

<sup>19</sup> Ali Kader, *Les Dents de la terre*, éd ENAG, 2012.



## Cours 8 :

### Les années 2000 : incontrôlables *Harraga* !

La migration des Algériens durant les années 2000 a pris plusieurs formes. Ce n'est plus seulement la France qui attire les jeunes Algériens, mais plusieurs pays, voire, plusieurs continents : Angleterre, Canada, USA...

Même si les années 2000 sont marquées par un retour à la paix, il n'en demeure pas moins que le pays est en proie à des tensions sociales : chômage, émeutes, violences, mal être des jeunes, et émigration. Ce dernier point fait l'actualité depuis une quinzaine d'années, depuis l'apparition du phénomène des «Harraga» ou de l'émigration clandestine.

Ce terme désigne en fait, les tentatives de migration clandestine qui ont fait leur apparition sur les côtes algériennes au début des années 2000. La misère, le sentiment d'exclusion, le fanatisme religieux, sont autant de facteurs qui influent sur ces «bruleurs » de frontières (mer) ou de papiers (passeport, visa) qui sont prêts à prendre tous les risques pour franchir la barrière naturelle qui sépare l'Afrique de l'eldorado européen : la Méditerranée.

*«Croire que la Harga est un acte de désespoir est très réducteur d'un phénomène complexe. Nous pensons que c'est l'une des rares possibilités qui restent à certains jeunes pour construire leurs identités et tenter de se réaliser en tant qu'hommes. En ce sens, ce n'est pas un mouvement destructeur malgré les risques de mort qui le guettent mais une tentative extrême et ultime de réalisation de soi*  
»<sup>20</sup>

Les autorités algériennes semblent incapables de maîtriser la situation, car depuis la crise des printemps arabes, l'Algérie connaît elle aussi une montée spectaculaire du phénomène.

Le quotidien El Watan <sup>21</sup>, écrit en 2017 : *«De janvier à fin septembre 2017, entre 800 et 1000 tentatives d'émigration clandestine ont été mises en échec par les garde-côtes algériens. Selon des sources (ONG), entre 2005 et 2016, plus de 10 000 harraga ont été appréhendés, de 20 000 à 25 000 sont arrivés sur l'autre rive et plus de 1500 sont morts lors de la traversée.»*

**EXTRAIT tiré du livre *La Double Absence, Des illusions aux souffrances de l'immigré.***

*« [...] Les fiches de paie, les fiches de paie, que ça ! Partout où tu te présentes, on te demande que ça ! [...] Comme s'ils ont peur que tu manges leur pain, le pain que tu n'as pas gagné. C'est ça la confiance ! C'est fou ce qu'il y a de confiance dans cette société, ce qu'elle a*

---

<sup>20</sup> Noureddine Khaled : *La Harga : un acte de désespoir ou tentative de réalisation de soi ?* article paru dans «Les migrations africaines, économie, société et développement, volume 2. Revue CREAD, 2012, Alger, p 233)

<sup>21</sup> du 23 novembre 2017.

*confiance dans les travailleurs ! Passons ! Mais avec nous les immigrés, ça dépasse tout : avec nous, c'est tout de suite le soupçon, c'est pas que le règlement. Y a pas que le règlement. Avec nous il faut prouver que tu gagnes ton argent, sans quoi tu le voles, tu deviens suspect ; il faut leur montrer que tu as de quoi vivre, sans quoi ou tu voles ou tu tends la main, et dans les deux cas, c'est la même chose ; c'est pas permis, surtout quand on est immigré. Un étranger, un immigré, c'est fait pour travailler ; un immigré qui travaille pas c'est pourquoi ? À quoi ça sert ? Qu'est-ce qu'il fout ici ? [...] Tu vas à la poste pour envoyer ton argent, il faut prouver que tu l'as gagné, ça veut dire que tu l'as pas volé ; à la sécurité sociale, il faut prouver que tu travailles. Je crois que même pour mourir en France, il faut prouver que tu as travaillé, que tu es mort en travaillant. [...] Quand tu n'es pas mort d'accident, il faut qu'on trouve sur toi tes fiches de paie, tu n'as pas le droit de mourir autrement. Alors qu'est-ce que tu es ici ? Tu n'es qu'une fiche de paie par mois. Sans fiche de paie, on t'accepte pas ; on n'a pas confiance en toi ; les fiches de paie, c'est fait pour ça : il faut leur prouver que tu travailles, que tu as travaillé pour eux, sans quoi c'est toi qui es soupçonné de vivre à leurs crochets [...] » (émigré âgé de 28 ans ; en France depuis 3 ans seulement ; scolarisé à un niveau relativement élevé [trois années d'enseignement secondaire] ; employé dans le tertiaire, une compagnie d'assurances, où il sert à la fois de manœuvre et d'employé de bureau : « quand je dois descendre aux archives pour ranger les paquets, c'est un travail de manœuvre [...] ; quand je dois aider dans les bureaux, c'est un travail de plume, un intellectuel ! C'est comme ça, il faut tout faire [...] »).*

*Conscients de devoir s'insérer plus activement dans le monde professionnel auquel ils sont voués en France, les émigrés actuels sont amenés à modifier leur attitude en tout et, principalement, à l'égard du travail. À l'inverse de leurs aînés, c'est un nouveau rapport plus étroit et plus « intéressé » qui est adopté et qui se traduit par une plus grande stabilité dans l'emploi ou dans l'entreprise<sup>14</sup> (ou, à défaut, dans la branche d'activité) et aussi dans la localité de résidence<sup>15</sup> ; attention plus grande (relativement et dans les limites étroites autorisées par la situation d'émigré) portée à l'activité professionnelle, à la « carrière », aux avantages liés à l'ancienneté, au mode de rémunération et à son calcul, à la vie de l'entreprise, aux activités sociales ou syndicales, aux possibilités de promotion, etc.*

## Cours 9 :

### Écrivains du monde, écrivains en exil

L'exil est défini dans le dictionnaire le Grand Robert comme une «*Expulsion de quelqu'un hors de sa patrie, avec défense d'y rentrer; situation de la personne ainsi expulsée.* »

L'exilé est soit forcé (sous la menace), soit condamné (raison économique ou professionnelle) à quitter sa terre natale (exil intérieur ou extérieur), à vivre ailleurs, parfois à vivre dans un non-lieu en situation irrégulière ou en situation d'attente (réfugiés, demandeurs d'asile...).

Depuis plusieurs siècles, les écrivains, les poètes, les intellectuels sont malmenés, censurés, jetés en prison, ou contraints de s'exiler. On sait que de grands auteurs furent bannis de leur société, humiliés et brisés par tant d'années d'exil et de déracinement, à l'image du poète de l'antiquité le romain Ovide, du poète palestinien Mahmoud Darwich, du russe Vladimir Nabokov, de l'écrivain algérien Rachid Mimouni.

Premier exilé littéraire en l'an 9 de notre ère, Ovide écrit loin des siens, *Les Tristes*, dont voici un extrait :

*« Mon livre, vous irez à Rome, et vous irez à Rome sans moi : je n'en suis point jaloux ; mais hélas ! Que n'est-il permis à votre maître d'y aller lui-même. Partez, mais sans appareil, comme il convient au livre d'un auteur exilé. Ouvrage infortuné ! que votre parure soit conforme au temps où nous sommes. Ne soyez point couvert d'un maroquin de couleur de pourpre; tout ce brillant ne sied pas bien dans un temps de deuil et de larmes. »*

Le choix est assumé difficilement. L'exil est douloureux et pénible pour tout écrivain. Pour résumer sa biographie, le célèbre auteur tchèque **Milan Kundera** a exigé de son éditeur d'insérer uniquement la mention « *Milan Kundera est né en Tchécoslovaquie. En 1975, il s'installe en France* ». Le cas de Milan Kundera est très intéressant, lui à qui on a retiré la nationalité tchèque en 1979. Boris Livitnof écrit dans son article *Milan Kundera : la dérision et la pitié*, sur la manière d'agir du gouvernement tchèque des années 1970 : « *Ce n'est pas l'écrivain qui tourne le dos à son pays. Mais c'est son pays qui met l'écrivain hors-la-loi, l'oblige à la clandestinité et le pousse au martyre* »

Les écrivains deviennent les ennemis de premier plan pour les décideurs, parfois, leurs textes sont considérés comme une menace pour la stabilité des régimes politiques. L'un des plus grands écrivains français de tous les temps, **Victor Hugo** est contraint de quitter la France au

lendemain du coup d'état de Louis-Napoléon Bonaparte (Napoléon III) en 1851. Il passera 19 ans en exil, il rentre en France en 1870 après la proclamation de la troisième République.

Dans son poème *Exil*, publié en 1881 on peut lire :

*Si je pouvais voir, ô patrie,  
Tes amandiers et tes lilas,  
Et fouler ton herbe fleurie,  
Hélas !*

[...]

*Loin de vous, ô morts que je pleure,  
Des flots noirs j'écoute le glas ;  
Je voudrais fuir, mais je demeure,  
Hélas !  
Pourtant le sort, caché dans l'ombre,  
Se trompe si, comptant mes pas,  
Il croit que le vieux marcheur sombre  
Est las.*

Perdre sa nationalité et ses droits civiques, ne plus revoir ses proches et les lieux de son enfance, être exclu de son travail ou de son rang social ; démarrer une nouvelle vie (?) et accepter des conditions d'hébergement, de travail et de vie indignes dans le pays d'accueil. Voilà en quoi se résume la vie d'un exilé. Le pays natal devient un thème obsédant.

### **Jean Amrouche**

#### Enfance de l'absent (extrait)

Les courants veillent, d'île en île  
Portant les fruits des continents.  
« Contemple ces fleuves de vie, lignes des forces océanes !  
Les peuples en exil se laissaient dériver ;  
Les barques par milliers chargeaient l'espoir des hommes  
Vers l'éblouissement de l'aurore natale.  
« Nous appareillerons vers les îles australes  
Qui baignent leurs cheveux, le soir, à l'orient.

Nous irons le front haut, les yeux clos, les mains vides,  
Le corps nu et nimbé de notre antique gloire  
Dans le jardin secret d'au-delà de la Nuit.

### Exilés universels

L'exil peut se manifester autrement lorsque les artistes, les intellectuels ou les écrivains sont marginalisés dans leur propre société. Cela s'apparente à un exil intérieur. Il s'agit d'un isolement, d'une mise à l'écart de l'ensemble de l'élite intellectuelle d'un pays (universitaires, artistes, journalistes, écrivains...). Dans ces conditions, l'écrivain vit dans son pays tout en étant censuré et exclus de tout débat (politique ou social). Dans certains cas, il vit sous une menace permanente, mais n'est pas emprisonné, et encore moins forcé à s'exiler.

Le cas de l'écrivain algérien Boualem Sansal en est la preuve : il vit toujours à Boumerdes, il est libre de se déplacer en Algérie mais aucun éditeur n'a accepté de le publier, et rares sont les espaces dans lesquels il peut s'exprimer librement.

La mondialisation et les déplacements rendus faciles, reflètent l'extrême complexité du sujet qu'est l'exil, le déracinement ou l'errance des écrivains. En effet, l'auteur du 21<sup>e</sup> siècle est un explorateur de son temps, parfois un nomade ou un vagabond. Même s'il vit dans son pays, un écrivain qui a une certaine notoriété voyage beaucoup. Il part s'installer dans des pays voisins ; se ressourcer dans une terre inconnue, apprendre une autre langue et prendre du plaisir à rencontrer des gens ; il garde une nostalgie de sa terre natale et s'inspire à la fois de ses nouvelles expériences ; bref, il est partout et nulle part, exilé et citoyen du monde, écrivain et observateur/témoin de son époque.

Dans le préambule de son essai, *Les Identités meurtrières*, l'écrivain Libanais **Amin Maalouf** explique son identité complexe et plurielle à la fois :

*« Depuis que j'ai quitté le Liban en 1976 pour m'installer en France, que de fois m'a-t-on demandé, avec les meilleures intentions du monde, si je me sentais « plutôt français » ou « plutôt libanais ». Je réponds invariablement : « L'un et l'autre ! » Non par quelque souci d'équilibre ou d'équité, mais parce qu'en répondant différemment, je mentirais. Ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, c'est que je suis ainsi à la lisière de deux pays, de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C'est précisément cela qui définit mon identité. Serais-je plus authentique si je m'amputais d'une partie de moi-même ? »*

*À ceux qui me posent la question, j'explique donc, patiemment, que je suis né au Liban, que j'y ai vécu jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, que l'arabe est ma langue maternelle, que c'est d'abord en traduction arabe que j'ai découvert Dumas et Dickens et Les Voyages de Gulliver, et que c'est dans mon village de la montagne, le village de mes ancêtres, que j'ai connu mes premières joies d'enfant et entendu certaines histoires dont j'allais m'inspirer plus tard dans mes romans. Comment pourrais-je l'oublier ? Comment pourrais-je jamais m'en détacher ? Mais, d'un autre côté, je vis depuis vingt-deux ans sur la terre de France, je bois son eau et son vin, mes mains caressent chaque jour ses vieilles pierres, j'écris mes livres dans sa langue, jamais plus elle ne sera pour moi une terre étrangère. Moitié français, donc, et moitié libanais ? Pas du tout ! L'identité ne se compartimente pas, elle ne se répartit ni par moitiés, ni par tiers, ni par plages cloisonnées. Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule, faite de tous les éléments qui l'ont façonnée, selon un « dosage » particulier qui n'est jamais le même d'une personne à l'autre.*

*Parfois, lorsque j'ai fini d'expliquer, avec mille détails, pour quelles raisons précises je revendique pleinement l'ensemble de mes appartenances, quelqu'un s'approche de moi pour murmurer, la main sur mon épaule : « Vous avez eu raison de parler ainsi, mais au fin fond de vous-même, qu'est-ce que vous vous sentez ? »*

*...Quiconque revendique une identité plus complexe se retrouve marginalisé. Un jeune homme né en France de parents algériens porte en lui deux appartenances évidentes, et devrait être en mesure de les assumer l'une et l'autre. J'ai dit deux, pour la clarté du propos, mais les composantes de sa personnalité sont bien plus nombreuses. Qu'il s'agisse de la langue, des croyances, du mode de vie, des relations familiales, des goûts artistiques ou culinaires, les influences françaises, européennes, occidentales se mêlent en lui à des influences arabes, berbères, africaines, musulmanes... Une expérience enrichissante et féconde si ce jeune homme se sent libre de la vivre pleinement, s'il se sent encouragé à assumer toute sa diversité ; à l'inverse, son parcours peut s'avérer traumatisant si chaque fois qu'il s'affirme français, certains le regardent comme un traître, voire comme un renégat, et si chaque fois qu'il met en avant ses attaches avec l'Algérie, son histoire, sa culture, sa religion, il est en butte à l'incompréhension, à la méfiance ou à l'hostilité.»*

## Cours 10 :

### Auteurs algériens : entre exil et errance !

Déçus par la mauvaise gouvernance et les faux espoirs du jeune Etat algérien au lendemain de l'indépendance, de nombreux intellectuels et écrivains algériens quittent le pays durant les années 1960 tels que Assia Djebar, Mohammed Dib, ou Abdelmalek Sayad ; d'autres au contraire reviennent de l'étranger et de leur exil provisoire comme Malek Haddad ou Mouloud Mammeri. D'une manière générale, cette brillante génération des écrivains algériens est profondément frustrée par les premières années d'indépendance, plus tard, c'était autour des Kateb Yacine, Nabil Farès ou Mourad Bourboune de s'exiler provisoirement ou définitivement.

Cette tendance s'accroît jusque dans les années 1980, époque où beaucoup d'auteurs (tels que Rachid Mimouni) ne voient pas leurs textes publiés dans les maisons d'éditions étatiques (ENAL) ; tandis que certains auteurs resteront convaincus que le changement ne viendra pas d'aussitôt et continuent donc de vivre à l'étranger (Mohammed Dib, Nabil Farès, Kateb Yacine...).

Mais c'est durant les années 1990 que l'Algérie fera face à une vague de migration sans précédent de ses auteurs. Une période marquée par la violence à l'encontre des journalistes, des intellectuels, et des écrivains. Certains ont eu la chance de fuir un pays en folie, d'autres non. Les années 1993, 1994 et 1995, furent les plus sombres dans l'histoire de la littérature algérienne : le médecin et écrivain **Laadi Flici** assassiné dans son cabinet dans la Casbah (mars 1993) ; quelques semaines plus tard, le cycle meurtrier de l'assassinat des journalistes est inauguré lorsque **Tahar Djaout** est tué de trois balles devant son domicile (mai 1993) ; puis vint le tour de son ami le poète **Youcef Sebti** égorgé à Alger (décembre 1993) ; **Abdelkader Alloula** tué par balles à Oran (mars 1994) ; **Azzedine Mejoubi** comédien et directeur du TNA assassiné à Alger (1995).

Fuir l'horreur, fuir la terreur dans un pays en proie au chaos généralisé. L'exil devient la seule possibilité pour vivre. Mais à quel prix ? Partir où ? Partir et laisser derrière soi toute une vie ? Laisser sa famille, ses proches, sa maison, son travail, son pays.

On comprend alors mieux le sens de cette phrase que nous a laissée **Rachid Mimouni** lui-même exilé au Maroc au début des années 1990, qui disait «*Partir c'est ne plus revenir*». Lui qui habitait un quartier populaire d'Alger qui affrontait seul les islamistes, ses portraits étaient

placardés dans les mosquées, et qui a refusé jusqu'au dernier moment de s'exiler. Il explique ce choix à un journaliste du *Nouvel Observateur* :

-*Nouvel Observateur* *Pourquoi avez-vous quitté l'Algérie pour vous exiler ici au Maroc ?*

-*Rachid Mimouni*. - *Pour deux raisons essentielles. La première est que j'étais, depuis longtemps, menacé par les intégristes. Ce n'était pas nouveau. J'ai pris position, j'ai mes idées, je les défends et j'étais prêt à en assumer les conséquences. Mais j'avoue que je n'aurais jamais cru qu'ils s'en prendraient à ma famille. J'ai une fille de 13 ans. Le jour où ils l'ont directement menacée de mort... cela m'est devenu insupportable.*

Mimouni est mort d'une maladie dans un hôpital parisien, beaucoup de ses proches considéraient qu'il est mort de chagrin, qui n'a pas pu supporter cette pression, ces menaces, son exil au Maroc.

Durant la décennie noire l'Algérie s'est vidée, si l'on peut dire de beaucoup de ses intellectuels, universitaires et écrivains.

**Aissa Kahladi** qui a collaboré dans plusieurs journaux et revues dont *Ruptures* est menacé par les islamistes. En 1994, il part pour la France où il obtient le statut de réfugié politique, écrit des romans ; et surtout fonde la revue *Algérie Littérature/Action*. Une revue qui servait justement d'espace de liberté et d'expression pour les artistes, peintres, écrivains, poètes qui ont fui l'Algérie.

Autre exemple avec l'auteur **Arezki Metref**, journaliste (ancien rédacteur en chef de *Ruptures*) et écrivain, lui aussi obligé de quitter l'Algérie au lendemain de l'assassinat de son ami Tahar Djaout. Il a le mal du pays, et il le raconte dans son roman, *Douar une saison en exil*, dans lequel il décrit ses premières années (difficiles) d'exil : «*Personne ne m'a prévenu que l'exil commence comme les grandes batailles : sans que ça en ait l'air*» ; «*l'exil, c'est une langue étrangère –qui s'apprend*».

### **Exilés du monde !**

Des auteurs prennent leur distance (pour ne pas dire rompent tout lien) avec leur pays d'origine, ils ont le sentiment d'être en non-conformité avec la société algérienne. Comme leurs aînés, ils sont déçus par l'Algérie contemporaine. Le pays de l'enfance, des souvenirs, devient ainsi un espace fantasmé, métamorphosé dans lequel se superposent les espaces réels



et imaginaires, des espaces du passé et du présent. C'est notamment le cas de l'écrivain **Salim Bachi** qui avoue dans son roman autobiographique *Dieu, Allah moi et les autres* : «*Je revins de moins en moins souvent en Algérie. J'avais été déçu par mon pays même si la guerre civile s'était terminée au début du nouveau siècle. D'une certaine manière, je préférais l'univers que j'inventais de toutes pièces dans mes romans et qui ne ressemblait à rien de connu. On peut y voir l'Algérie parfois et même d'autres endroits du monde, mais, à la vérité, le filtre et la fiction le rend plus habitable. Je préfère Cyrtha et Carthago, mes villes imaginaires, à Annaba et Alger...*»<sup>22</sup>

L'émigration dans ce cas est assumée, l'écrivain s'y engage sans idée de retour.

Plus prudent sans doute dans ses déclarations, l'écrivain **Yasmina Khadra** s'est exprimé sur le sujet dans le livre/entretien *Le Baiser la morsure*, que lui a consacré la journaliste Catherine Lalanne. Il se confie sur les années de son exil en précisant : «*je ne me connais qu'un seul exil : mon texte. Lorsque j'écris, je me projette dans un univers lointain, inexpugnable. Dès que j'arrête de tripoter mon clavier, je recouvre mon quotidien. A Paris ou à Oran, je suis parmi les miens. La nostalgie, chez moi, s'exprime à travers le souvenir de mes chers disparus...La Patrie est en moi. Elle me suit à la trace, habite ma table de chevet, me sert d'oreiller parfois et de laurier le plus souvent. Quand l'Algérie vient à me manquer, je saute dans un avion. Tout simplement...Terre d'asile au point de chute, la France reste, pour moi, une escale heureuse car je compte rentrer définitivement dans mon pays finir mes vieux jours...Mon plus grand lectorat au monde est français. Je ne peux pas me sentir étranger parmi ceux qui m'ont permis d'être moi-même. Sans mes lecteurs, je ne serais que lettre morte. Non, la France demeure la terre de ma résurrection. Je lui dois tant de choses, tant d'honneurs, tant de gratitude. Je ne réduirais pas la France à quelques cercles littéraires parisiens.* (p.143.144)

Sur l'identité, la migration, l'errance et l'exil, les romans, les poèmes, les nouvelles et autres textes littéraires ne manquent pas. **Hamid Skif** poète, écrivain et journaliste qui a échappé à deux tentatives d'assassinat, part vivre en Allemagne au milieu des années 1990. Dans son recueil *Les Exilés du matin*, il propose ce petit poème *Mon Pays*, qui résume la vie d'un auteur en exil :

*Mon pays vide et absent*

---

<sup>22</sup> Salim Bachi. *Dieu, Allah moi et les autres*. Ed Gallimard, Paris, 2017. page 173.

*Qui m'a laissé sur le pas de la porte  
Mon pays d'ivoire luisant  
dans la pénombre de rêves orphelins  
de souvenirs ardents  
Je te vis en chaque seconde  
Et enrage de ne plus te tenir dans mes bras*

Les écrivains exilés s'imbibent dans une profonde nostalgie, leurs textes sont émaillés de réflexions sur ce syndrome incurable qu'est le mal du pays. Dans son roman *Notes d'une musique Ancienne*, **Salah Benlabed** exilé au Canada depuis 1995, écrit : «*L'exil le plus terrible ne franchit pas les océans, mais habite un souvenir, une larme ou un sourire...* » p.77

La grisaille et le froid du Canada peuvent-ils effacer les beaux souvenirs du pays ensoleillé qu'est l'Algérie ? De lointains souvenirs qui obsèdent chaque jour les écrivains, d'ailleurs Benlabed n'essaye pas de dissiper son chagrin, la thématique de l'exil, de la migration est présente dans pratiquement chacune de ses œuvres.

Enfin, le romancier **Anouar Benmalek**, de père algérien et d'une mère marocaine, est un écrivain qui n'a jamais rompu les liens avec son pays. Il vit en France depuis les années 1990.

*Partir. Partir a été, pour moi, le moment le plus terrible de ma vie et en même temps celui qui m'a éveillé à une certaine idée de l'écriture. J'écrivais en Algérie mais je ne savais pas que c'était aussi important pour moi. Exil. L'exil est parfois, souvent, toujours, douloureux, mais est nécessaire pour secouer les préjugés qu'on avait, qu'on a, et qu'on traîne toujours avec nous. A tout écrivain doit être imposée une période d'exil. En exil, l'écriture vous fait une espèce d'une batterie de rechange. Retour. C'est un retour tout à fait naturel. Je suis venu il y a deux ans et je suis revenu cet été. Mais ça reste insuffisant. Dès qu'on s'absente un peu, les choses changent tellement vite. Emotionnellement assez dur. Des choses importantes se passent... Rater des épisodes. Le fait de rater ce que vous appelez des épisodes est frustrant. Mais pour quelqu'un qui écrit, le sentiment de cette étrangeté est important. Je crois que, de temps en temps, il faut s'abstraire en allant ailleurs. Le problème qui reste ici est celui du concret. Partir à l'étranger c'est découvrir qu'écrire est aussi un métier. A côté du fait d'écrire, il y a l'éditeur qui est un vrai éditeur...*<sup>23</sup>

---

<sup>23</sup> In <https://www.djazairiess.com/fr/elwatan/4058>

## **Bibliographie**

- Al Aswany, Aala. *Chicago*. Actes Sud. 2007
- Bachi, Salim. *Dieu, Allah moi et les autres*. Ed Gallimard, Paris, 2017.
- Bachi, Salim. *Amours et Aventures de Sindbad le Marin, Salim Bachi*. Gallimard. 2010.
- Benlabed, Salah. *Notes d'une musique Ancienne*, Alger, éd APIC, 2010.
- Benyoucef, Farid. *Les Amants de Cordoue*, Constantine, éd Média-plus, 2012.
- BONN Charles, *Lectures nouvelles du roman algérien*. Paris, Classiques Garnier, 2016.
- Bouayed, Kamel A. *Les Sans-destin*, Alger, éd Dahleb-ENAG, 2004.
- Boudejdra, Rachid. *Topographie idéale pour une agression caractérisée*, Denoël, 1975.
- Césaire, Aimé. *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence africaine, 1955.
- Collectif. *Actes Colloque une « littérature-monde en français », Enjeux et perspectives*. HIBR éditions. 2009.
- Courville, Serge. *Immigration, colonisation et propagande. Du rêve américain au rêve colonial*. MultiMondes Editions. Québec, 2003.
- Djigouadi, Roshd. *Il Aura pitié de Nous*, Alger. éd Chihab, 2004.
- Feraoun, Mouloud. *La Terre et le Sang*, Éditions du Seuil, Paris, 1953.
- Feraoun, Mouloud. *Les Chemins qui montent*. Éditions du Seuil, Paris, 1957.
- Kader, Ali. *Les Dents de la terre*, Alger éd ENAG, 2012.
- Khadra, Yasmina. *Le baiser et la morsure*, entretiens avec Catherine Lalanne, Paris, Bayard éditions. 2018.
- Khaled, Noureddine. *La Harga : un acte de désespoir ou tentative de réalisation de soi*, Revue Les migrations africaines, économie, société et développement, volume 2. CREAD, Alger, 2012.
- Laacher Smaïn *L'immigration*. Editions Cavalier Bleu. 2006.
- Maalouf, Amin. *Les Identités meurtrières*. Paris, Grasset, 1998.
- Martin Patrice & Drevet Christophe. *La Langue française vue de la Méditerranée*. Constantine. Média-Plus. 2011.
- Metref, Arezki. *Douar une saison en exil*, Paris, Éd. Domens, 2005.
- Moura, Jean-Marc. *Littérature francophones et théories postcoloniales*. PUF. 1999.
- Ouadda, Abdelhafid. *Spania*, Alger, éd ENAG, 2011.
- Ovide. *Les Tristes*, traduit du latin et présenté par Dominique Poirel, Éditions de la Différence, coll. « Orphée », Paris, 1989.
- Rea, Andrea et Tripier, Maryse. *Sociologie de l'immigration*, Ed La Découverte, Paris, 2008

Sayad, Abdelmalek. *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité. 1. L'illusion du provisoire*, préface de Pierre Bourdieu, Paris, Éditions Raisons d'agir, 2006.

Sayad, Abdelmalek. *La Double Absence, Des illusions aux souffrances de l'immigré*. Paris, Seuil, 1999.

Schmitt, Éric-Emmanuel. *Ulysse from Bagdad*, Paris, Albin Michel, 2008.

Skif, Hamid. *Les Exilés du matin Alger*, éd APIC, 2006.

Waberi, Abdourahman.A. *Aux Etats-Unis d'Afrique*. J.-C. LATTÈS .2005.

## Table des matières

Cours : La migration dans la littérature algérienne de langue française. ....	1
Présentation du cours .....	2
Cours 1 : .....	3
1-Introduction générale .....	3
2-Aperçu historique .....	4
Cours 2 .....	7
La sociologie de la migration : .....	7
L'école de Chicago : .....	7
Cours 3: .....	9
Migration algérienne en France : Un siècle d'histoire .....	9
Abdelmalek Sayad, pionnier de la sociologie de la migration en France .....	10
La Double absence : .....	12
Cours 4 .....	14
La littérature algérienne de langue française : Une littérature plurielle .....	14
1-Introduction .....	14
2-Une nouvelle ère.....	16
3-Une littérature Monde .....	18
Cours 5 : .....	20
La littérature et les migrations. ....	20
L'universalité d'une thématique.....	20
Extrait1 .....	20
Extrait 2 .....	21
Extrait 3 .....	22
Extrait 4 .....	22
Cours 6 : .....	23
La migration à travers les textes.....	23
Histoires et identités du migrant (première partie).....	23
Chez Rachid Boudjedra : .....	25
Analyse de l'incipit de Topographie idéale pour une agression caractérisée de Rachid Boudjedra .....	27
Extrait : .....	27
Cours 7 : .....	29
Histoires et identités du migrant (seconde partie) .....	29

Cours 8 : .....	33
Les années 2000 : incontrôlables <i>Harraga</i> !.....	33
Cours 9 : .....	35
Ecrivains du monde, écrivains en exil .....	35
Exilés universels .....	37
Cours 10 : .....	39
Auteurs algériens : entre exil et errance !.....	39
Exilés du monde !.....	40